

Joe Legloseur

Carnet

3

2023



Joe Legloseur

Carnet 3

2023

Editions du GFIV

2023

Il existe une solution pour détendre l'ambiance en 2023 malgré la guerre, les virus, l'inflation, l'agonie des services publics, etc. Emmanuel Rivière, directeur international pour les études politiques de l'institut Kantar Public la donne dans le journal *le Monde*. Il suffit de « trouver un récit pour mettre en perspective tout ça ». S'il a une idée de récit et qu'il réussit à la vendre à l'Élysée, son travail de conseiller ressemblera de près à celui d'un scénariste. Quelle est la narration qui permettra de donner aux citoyens l'impression que le président a une vue d'ensemble globalement rassurante du chaos ambiant ? Nous le saurons lorsque les derniers slogans gouvernementaux seront connus.

...

Pendant les vacances que je me suis généreusement octroyées, j'en ai profité pour concocter des playlists. Il y en a une consacrée à la chanson française avec les vieux abonnés (Françoise Hardy, Polnareff, Bashung, les Rita, Gainsbourg, Murat). J'aime bien l'écouter au casque en savourant les arrangements de *La Michetonneuse* ou de *Hip Kit*. Une autre playlist que j'aime beaucoup est consacrée au Folk. On y trouve beaucoup de chanteuses (Karen Dalton, Gillian Welch, Joni Mitchell et bien sûr Queen Baez). D'autres sont plus éclectiques. Elles sont destinées à servir de musique d'ambiance lorsque je lis ou que je dessine. Il se passe quelque chose de particulier avec les playlists. Elles nous amènent à écouter souvent les mêmes titres au lieu de faire défiler une liste sans fin. Je redécouvre le plaisir de l'approfondissement, comme quand on devait faire avec une poignée de disques ou de K7.

...

Vu *Un mariage* d'Altman. Selon la formule consacrée, c'est le film qu'il faudrait montrer à un extraterrestre qui se demanderait pourquoi certains terriens, comme moi, sont en admiration devant les films de Robert Altman et tiennent le réalisateur pour l'un des plus grands de la seconde moitié du vingtième siècle. *Un mariage*, c'est la quintessence du film choral, cette forme basée sur le montage parallèle que le cinéaste a portée à la perfection avec une maîtrise et une aisance qui nous comblent à chaque fois. Deux familles enfermées dans une grande maison pendant une journée. C'est l'occasion de faire tomber les masques. Le regard d'Altman est lucide, grinçant et cependant, toujours léger et amusant. Les seuls personnages qui n'ont pas l'air empêtrés dans leurs mensonges sont les domestiques qui fument un joint dans le jardin pendant que les drames se succèdent à l'intérieur.

...

Le repos, comme la fatigue, se manifeste d'abord par des sensations physiques. J'ai l'impression d'avoir laissé reposer le corps « afin que les éléments en suspension tombent au fond du récipient » (Larousse). Dans les plus lointains souvenirs, il y a cette sensation d'exister omniprésente, inséparable de l'enfance. On peut l'appeler conscience de soi et du monde autour, les deux étant intimement liés. Lorsque cette sensation se manifeste, même de manière fugitive, elle seule semble être restée identique dans le temps.

Je me suis plongé dans l'intégrale des aventures de Paulette. Je connaissais des passages de cette bande dessinée qui paraissait dans *Charlie mensuel* mais je ne l'avais pas lue en entier et en continu. Le scénario signé Wolinski a un souffle narratif impressionnant et les dialogues sont

brillants, comme toujours chez cet auteur assassiné le 7 janvier 2015 par des tueurs moyenâgeux. Les dessins de Georges Pichard sont toujours aussi beaux et élégants graphiquement. Ils ne faisaient pas l'unanimité chez les féministes ce qui l'amusait d'ailleurs beaucoup (le rire de Pichard, c'était quelque chose). Cette œuvre imprégnée de l'esprit libertaire qui régnait sous l'égide du professeur Choron du côté de la rue des 3 Portes pourrait probablement provoquer des réactions négatives aujourd'hui. La savourer discrètement pour ne pas attirer l'attention des censeurs sera notre acte de résistance contre la pesanteur ambiante.

...

J'ai retrouvé avec plaisir Jean Baudrillard grâce à un recueil d'entretiens couvrant sa trajectoire intellectuelle de 1968 à 2008. Extrait de la préface de Laurent de Sutter: « Dès lors que Baudrillard pensait en parlant, tout comme il pensait en écrivant (c'est à-dire dans le mouvement même de l'écriture), on ne sera en effet pas surpris d'y découvrir de nombreux aperçus étonnants, des idées fulgurantes, des formules flamboyantes, repris nulle part ailleurs. » La rapidité de la pensée de Baudrillard, c'est ce qui frappe à la lecture de ces propos souvent prémonitoires. On apprécie sa capacité à faire le tour d'un énoncé à la vitesse de l'éclair pour rebondir du côté de la plus grande radicalité au service de la création d'espaces de liberté. On pourrait parler aujourd'hui de déconstruction mais je ne crois pas que Baudrillard aurait validé le sens qu'a pris l'expression en tant que nouvelle norme institutionnelle, passage obligé pour l'obtention des récompenses universitaires

....

La tentative artistique selon Baudrillard, c'est de « pouvoir créer une scène, un espace, un jeu, une règle du jeu ; d'inventer (...) des modes d'apparition des choses, et puis d'arriver à faire le vide autour précisément ; d'anéantir tous les processus de causes et d'effets – parce que ceux-ci sont éminemment anti-artistiques, il n'y a pas de problème – et d'aspirer à retrouver l'enchaînement des formes, là où elles s'enchaînent toutes seules. C'est là où l'art commence : là où les formes s'enchaînent d'elles-mêmes, selon une règle du jeu interne qu'on ne connaît la plupart du temps pas, que l'artiste pressent mais qui, à mon avis, reste quand même secrète. » Et il ajoute : « À partir du moment où cette règle du jeu devient une espèce de manière, de méthode, c'est foutu. Et cela arrive très vite fait en général. » (Entretien de 1983 pour la revue *Parachute*)

...

En début d'année, j'essaie de rattraper mon retard en regardant des films qu'on trouve en tête des sélections pour l'année écoulée. Se trouver en tête ne suffit pas ; il faut également que le synopsis soit attirant (certains produisent un effet repoussoir). J'ai donc commencé avec *Armageddon Time* de James Gray, pas désagréable mais pas très marquant non plus. Ce qui est présenté comme une « histoire très personnelle » basée sur les souvenirs du cinéaste s'avère prendre une dimension universelle, suffisante du moins pour que j'y retrouve mes propres souvenirs transposés dans un quartier de New York : le copain cancre un peu voyou, le grand père plus compréhensif que les parents (moi, c'était ma grand-mère), le passage dans un lycée fréquenté par les bourges et la personnalité d'adolescent rêveur se prenant régulièrement le mur. Problème : je ne cherche pas ce genre d'identification au cinéma mais plutôt au contraire.

...

Les lectures peuvent se faire en suivant un programme ou à partir d'une liste. Cela m'arrive, avec des commandes frénétiques de livres. J'aime également lorsque les circonstances nous amènent à choisir un peu au hasard. On se retrouve sans l'avoir cherché à relier les choses en apparence les plus éloignées en établissant une forme de montage ou de collage, on en arrive à associer des lectures aussi éloignées en apparence que celles de Pichard/Wolinski, Jean Baudrillard et Stephen King.

...

Le matin après le café, pour me souvenir que le monde ne se limite pas à ce que je vois dans l'encadrement de la fenêtre de mon bureau, je parcours parfois un quotidien. Il est rare que je lise un article en entier. Je pioche un paragraphe au hasard ici ou là. Je me trompe peut-être mais j'ai l'impression de capter à peu près l'idée d'ensemble. Parfois, avec un peu de chance, on peut tomber sur un passage qui ouvre des horizons comme cet extrait d'un article sur un trafic de cocaïne démantelé au Havre. « Le lendemain à l'aube, les opérations de police se poursuivent sur la terre ferme, en France comme en Espagne. Une dizaine de personnes sont arrêtées. Parmi elles, Hakim Y. Dans une armoire de sa chambre sont retrouvés 345 pains de cocaïne, soit 390,5 kg sur la balance. Additionnée à la saisie réalisée en mer, l'opération dépasse la tonne. Une arme de poing Sig Sauer SP 226 de calibre 9 mm est découverte au même endroit, ainsi qu'un faux passeport belge. L'homme garde le silence. » (*Le Monde*) Le style froidement descriptif et les précisions concernant le modèle d'arme évoquent un roman d'espionnage publié chez Fleuve Noir pendant la guerre froide ou un volume de la Série Noire signé Jean-Patrick Manchette.

...

D'un côté, cela m'irrite un peu quand j'entends dire que Baudrillard est creux ou que sa pensée est superficielle ou qu'on n'y comprend rien. De l'autre, je suis obligé de reconnaître que je n'étais pas loin de penser la même chose avant de tomber sur ces entretiens. Mais j'avais le souvenir d'interventions qui venaient bousculer l'étrange hallucination collective dans laquelle baignaient les années 80. Baudrillard décryptait les nouveaux mythes et les nouvelles attitudes, mais sans revenir à la pensée critique telle qu'il avait pratiquée lorsqu'il faisait de la sociologie. C'est l'illusion d'avoir la possibilité de saisir le monde par l'intermédiaire des concepts qu'il récusait complètement en inversant le rapport classique et en se plaçant du point de vue de l'objet. "Le monde esquive, les choses esquivent, tout se retire, se replie, se détourne au fur et à mesure que tu crois les saisir. Toutes les grandes entreprises « conceptuelles » sur le monde échouent sur une espèce de réalité insaisissable qui a déjà échappé au moment où tu arrives." On peut ne pas être d'accord (en général, les universitaires n'apprécient pas du tout, j'en ai fait l'expérience) mais on ne peut pas nier que ce soit clair.

...

« 22 novembre 1885. Port Saïd ». La lecture de cette notation dans le journal de voyage de Paul-Jean Toulet a réveillé un lointain souvenir. « Port-Saïd ». En laissant résonner le nom, j'ai rapidement remonté la piste qui m'a conduit jusqu'à une bulle de bande dessinée. J'en ai immédiatement identifiée la forme et l'écriture. C'était une case extraite des aventures de Tintin. Dans mon souvenir, on voyait le héros de face, accoudé au bastingage d'un paquebot et je me demandais s'il parlait (ou pensait) tout seul. J'ai retrouvé la case. Elle se trouve au début des *Cigares du pharaon*. Tintin est vu de dos. Il contemple la mer. Il s'adresse à Milou qui est

assis sur la rambarde à côté de lui. Dans la bulle on peut lire : « Oui, mon brave Milou, demain nous arriverons à Port-Saïd où nous ferons escale. » Enfant, j'associais ce nom, « Port-Saïd », aux voyages lointains et exotiques. Ceux-ci ne me font plus rêver mais je peux toujours faire un tour à Port-Saïd via Google Street View.

...

Nous ne sommes pas tous égaux devant les écrans. Certains se transforment en zombies tandis que d'autres, plus rares il est vrai, augmentent leur champ d'action intellectuel et créatif. Les premiers seraient probablement dans le même état quel que soit le contexte ou l'époque, les seconds ont besoin de mener plusieurs activités simultanément et trouvent dans cette intensification de l'expérience une stimulation propice à la création. Comme toujours lorsqu'on traite une question au niveau des masses (cf. l'usage des drogues), cela ne veut rien dire du tout sur le plan individuel.

...

Aujourd'hui, rien. Ecrire sur rien, le projet en a fasciné plus d'un. Ce n'est pas un défi ; plutôt une nécessité. Il ne se passe pas grand-chose dans les environs. Un voisin est entré dans son terrain avec une remorque. Il est ensuite ressorti sans la remorque en marche arrière puis est entré à nouveau, effectuant une manœuvre dont je n'ai pas compris le sens ni l'utilité. Il y a du soleil, quelques nuages blancs dans un ciel bleu. Je me dis qu'il serait amusant de décrire le quotidien comme s'il s'agissait de choses vues dans une contrée lointaine, comme si j'étais à Port-Saïd. Ce serait le titre : *Journal de Port-Saïd*. La langue trimballe tout un consensus culturel implicite qui installe d'emblée une proximité. J'apprécie les écrivains qui réussissent à retrouver l'impression d'étrangeté derrière les fausses évidences qui peuvent émaner d'un décor banal comme un parking de supermarché la nuit, lorsque les lampadaires éclairent les voitures à la manière des projecteurs sur la scène de tournage d'un film.

...

Les entretiens avec Baudrillard sont agréables à lire. Ses théories sont stimulantes, souvent poétiques (ce qui est assez rare) et je trouve l'homme sympathique. Quant à Stephen King, je m'étais laissé abuser par les deux premières nouvelles où les protagonistes étaient trop lisses et gentils. Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, on est dans quelque chose de beaucoup plus dur et sombre. D'abord parce qu'il est question d'un attentat meurtrier dans un collège décrit de manière réaliste (c'est-à-dire vu à travers les écrans), ensuite parce que le personnage principal est une femme détective privée qui ne peut pas supporter de se trouver en présence de sa mère. Elle souffre par ailleurs de traumatismes liés à une enquête qui s'est déroulée dans un roman précédent (*L'Outsider*). Ses problèmes ne l'empêchent pas de mener l'enquête sur l'auteur de l'attentat à la bombe et c'est captivant. Selon Wiki, les droits d'adaptation « pourraient être acquis par HBO ». Je serais curieux de voir le résultat

...

Le spectacle des branches agitées par les bourrasques est agréable à contempler à travers l'écran protecteur d'une fenêtre, surtout lorsqu'on n'a pas à sortir dans les heures qui suivent. Sur la plage, le « ressenti » est plus mitigé. On a la sensation d'être traversé de part en part. La tendance à se rétracter comme sous les coups d'un adversaire diminue lentement à mesure qu'on court

pour ramasser la balle du chien et la relancer. Lorsqu'on est suffisamment réchauffé, on peut commencer à apprécier la puissance du vent. De toute façon, il n'y a pas moyen d'y échapper.

...

Lu un article de Pierre Pachet consacré à Amiel et à son Journal dans l'*Universalis*. On y apprend que c'est à partir de l'automne de 1847 qu'il s'est astreint à une rédaction quotidienne, « appliquant ainsi en le transformant le précepte de Plin le Jeune, *nulla dies sine linea*, pas de journée sans ligne écrite ». C'est un peu la règle avec les carnets. Je ne crois pas chercher dans ces notations quotidiennes un « perfectionnement moral » ou une « meilleure organisation de vie ». Pour l'un comme pour l'autre, il est trop tard pour espérer faire des progrès notables. Qu'il s'agisse d'écriture, de dessin ou de lecture, l'objectif, s'il en faut un, est plus modeste. Il s'agit de ne pas faire, au moment de s'endormir, le triste constat que je faisais souvent quand j'étais prof : « Aujourd'hui, rien d'intéressant à signaler. »

...

J'écris des lettres à moi-même. Je n'ai jamais rien fait d'autre. Je l'ai fait en variant les pseudonymes mais cet artifice ne change rien. Lorsqu'il m'arrive de me relire, je suis obligé de constater qu'il s'agit toujours de la même voix. Je ne sais pas d'où elle sort. Quant au destinataire de ces lettres, il n'est pas clairement identifié non plus. C'est vous, c'est moi, c'est l'écho se répercutant dans le vide. Commencer par « Je vous écris de Port-Saïd » me semble une manière de clarifier un peu la situation. Une manière de me situer plus exacte que celle de l'état civil ou des documents administratifs dont les informations m'ont toujours fait un effet vénusien.

...

Certains schémas tendent à se reproduire dans les biographies comme dans notre propre vie. La question se pose de savoir si nous amenons notre environnement à se comporter de manière à nous faire revivre une séquence initiale ou si une sorte de « destin » s'amuse à reconduire certaines combinaisons d'évènements. En lisant une histoire de Stephen King dans laquelle un méchant réapparaît avec une apparence différente dans des contextes identiques, j'ai eu une idée d'histoire où le personnage principal revivrait plusieurs fois les mêmes séquences avec de légères variations. On découvrirait que les personnes qu'il a croisées et dont les actions ont généré les situations récurrentes ne seraient en fait qu'un tout petit groupe de personnes (trois ou quatre) qui prenaient différents aspects en se déguisant comme le font les acteurs. More of the same.

...

Je n'ai pas encore dialogué avec l'IA. Il paraît que ses performances sont impressionnantes et je veux bien le croire. Pour le moment je suis plutôt occupé à observer le fonctionnement de l'esprit humain, la nuit, entre deux et trois heures du matin. Quand j'y repense le lendemain, je suis frappé par sa capacité à traiter simultanément différents aspects de l'existence. Cette nuit, cela allait des évocations déclenchées par un mot lu dans la journée à une courte méditation sur le défilé fugace des décennies en passant par un petit rappel au sujet du sac poubelle à remplacer dans la buanderie. Ce dernier point était amené avec une délicatesse exquise. Pas de sermon sur les méfaits de la procrastination mais un simple plan en plongée sur la poubelle prête à déborder. Efficace.

...

Je réalise que les personnages féminins de *L'homme sans qualités* ont tous un grain de folie. La cousine d'Ulrich organise des réunions de manière frénétique avec l'espoir d'aider l'humanité grâce à une « grande idée » que personne ne parvient à trouver. Sa sœur est sujette à des illuminations mystiques et voudrait parvenir à aimer l'ensemble de l'humanité. Quant à Clarisse, la compagne de l'ami d'enfance d'Ulrich, elle est assez exaltée : depuis qu'elle en a entendu parler dans la presse, elle veut absolument rencontrer un criminel enfermé dans un hôpital psychiatrique. Mais tout ceci aurait un intérêt limité s'il n'y avait pas les pouvoirs d'évocation de la littérature et la beauté du style. Avec Musil, c'est presque trop dense et abondant. Extrait du début du chapitre 61 intitulé "Promenade matinale". « Sur les lèvres de Clarisse, le rire luttait avec des difficultés ; tantôt elles s'ouvraient, tantôt elles se pinçaient. Clarisse s'était levée très tôt. Walter dormait encore, elle avait passé rapidement une robe légère et était partie se promener. Le chant des oiseaux venait de la forêt dans le silence vide du matin. La demi-sphère du ciel n'était pas encore envahie par la chaleur. Même la lumière était encore à un niveau très bas. « Elle ne m'arrive pas plus haut que les chevilles, songeait Clarisse, le coq du matin vient d'être remonté ! Tout est avant le temps ! » Clarisse était impressionnée à l'idée qu'elle rôdait dans le monde avant le temps. Sans y lier aucune idée précise, elle était près d'en pleurer. »

...

"Je suis un peu plus heureux, un peu moins mauvais, un peu moins faible que ne le dit et ne le croit mon Journal." Amiel, *Journal intime*, 16 juin 1866. Dans son introduction au tome 1 des *Fragments d'un Journal intime*, Bernard Bouvier raconte la destinée assez romanesque de « l'immense manuscrit ». Il écrit, à propos du *Journal* d'Amiel, qu'il « lui révèle son propre secret, lui dévoile le mystère de ses apparentes faillites, et recueille la moisson magnifique de son long dépouillement. » J'ai vait me plonger avec délice dans cette lecture au long cours et savourer cette « moisson magnifique » que je rencontre juste au bon moment.

...

Dans les premières lignes des *Fragments d'un journal intime*, Amiel s'adresse directement à son Journal : « Pauvre journal intime ! Tu attends là depuis sept mois et c'est en décembre que se fait la première application d'une résolution de mai. » Il s'en prend ensuite longuement à lui-même en se reprochant son manque de force pour effectuer sa volonté. L'enjeu est d'éviter d'avoir à se trouver dans cette situation. Je ne suis plus à l'âge des cahiers auxquels on s'adresse pour confier ses tourments et ses interrogations sur le sens à donner à sa vie comme le faisait le jeune Amiel (27 ans) au moment où il écrivait ces lignes. Tout est beaucoup plus paisible maintenant si on compare avec la période agitée de la vingtaine. Les contraintes de la vie professionnelles sont oubliées, la survie matérielle semble assurée, les excès sont évités. Je vois venir avec une certaine curiosité le temps de la vieillesse (ce n'est pas un gros mot). Le *Carnet* nous accompagnera pendant l'exploration de ce territoire qui reste à découvrir.

Je n'écris pas de nécros : je me souviens de ma jeunesse. Ce qui m'arrive est assez banal pour des gens qui avaient aux alentours de 20 ans en 77, l'année de la sortie de l'album *Marquee Moon*. Le souvenir de la découverte d'une œuvre marquante est toujours associé à un moment précis. Nous sommes donc en 1977 et j'ai 19 ans. Je vis avec une fille plus âgée avec qui il est

prévu de partir pour un voyage du côté de l'Asie. Tout cela semble assez irréel. Pour l'instant, je suis toujours à Paris, dans mon souvenir il fait très chaud et j'écoute *Marquee Moon* en boucle la fenêtre grande ouverte sur les bruits de la rue. Je m'accroche à ce chant et à ces guitares. Le saut dans le vide qui m'attend semble absurde et assez inquiétant. Mais que faire d'autre ? Pour combler le vide, il y a les disques qu'on écoute très fort. *Marquee Moon* de Television, tout comme *Cabretta* de Mink Deville, m'a aidé à traverser une période de jobs pourris et de chambres trop petites.

...

Nous avons atterri à New Delhi, probablement parce que c'était le vol le moins cher mais nous n'avions rien prévu, rien organisé. Pas de région à visiter, d'endroit précis où aller à partir de cette ville grouillante et sale. Après quelques jours d'hésitation pendant lesquels nous dormions dans la gare, ma compagne de voyage décida que nous rejoindrions Goa en bus, toujours pour des raisons d'économie. Le voyage dura plusieurs jours et autant de nuits. Nous étions les seuls touristes égarés au milieu des locaux dans cette longue traversée. Le bus roulait à un train d'enfer sur des routes de montagne défoncées pleines de virages en lacets que le chauffeur prenait sans jamais freiner ni ralentir. C'était un virtuose. Il semblait se fixer des défis qu'il parvenait miraculeusement à tenir. A un moment, alors que nous longions un profond ravin, j'ai aperçu dans un éclair la carcasse explosée d'un car semblable au notre. L'image ne m'a plus quitté jusqu'au moment où nous sommes arrivés à destination.

...

Je regarde peu de séries. Lorsque je le fais, c'est plutôt par curiosité. J'aime bien découvrir sur un écran les comportements de mes contemporains. Avec *The White Lotus* (saison 1) j'ai trouvé ce que je cherchais. On entre dans l'intimité de quelques familles friquées en vacances à Hawaï. Belle galerie de personnages peu sympathiques (ce n'est pas surprenant) mais jamais caricaturaux, avec des failles et même parfois un côté touchant en dépit de l'attitude générale déplaisante. Petit détail anecdotique qui m'a frappé : deux jeunes filles sont assises au bord d'une piscine. Elles sont plongées dans des livres. A un dragueur qui leur demande ce qu'elles lisent, elles répondent que c'est sans importance, qu'il s'agit juste d'un accessoire. J'ai fait une petite recherche. « Les accessoires de mode sont les éléments incontournables d'une tenue réussie ! De belles boucles d'oreille, un grand chapeau ou un foulard intensifient un look, le rendent unique. » Cet été, il est conseillé de poser un livre de Kafka ou de Cioran sur la serviette de plage entre les lunettes de soleil et le chapeau à la mode.

...

En lisant le *Journal* de Kafka, je mesure à quel point il ne correspond pas à l'image que je me faisais de lui. Pourquoi avoir imaginé quelqu'un de doux et de gentil ? Je ne sais pas. Mettons cela sur le compte des clichés et des représentations qui s'évaporent lorsqu'on entre en contact direct avec les œuvres. La négativité (si on peut appeler ainsi le fait de relever les défauts, les travers, les ridicules) s'exprime librement, aussi bien vis-à-vis de lui-même qu'avec les personnes rencontrées. Apparemment, Kafka n'était pas un solitaire. Il sortait beaucoup, fréquentait les cercles littéraires et artistiques. Ce qui frappe dans les observations notées au lendemain de ces soirées, c'est le sens du détail soigneusement rapporté. Kafka ne cherche pas le signe révélateur ; rien n'est interprété, analysé ; il est dans une forme d'immersion, d'osmose.

Il constate d'ailleurs « une forte capacité de métamorphose que personne ne remarque » et ajoute qu'il s'est livré de nombreuses fois à des imitations de son ami Max Brod.

...

Je commence la lecture de la dernière nouvelle du recueil de Stephen King. Un professeur qui a écrit plusieurs nouvelles mais n'a jamais réussi à terminer un roman décide de partir s'isoler dans un chalet perdu au fond d'une forêt. Une idée lui est apparue sous la forme d'une illumination pendant qu'il marchait dans la rue et il est persuadé que cette fois-ci ça va marcher. Il ira au bout. Cet élan pourrait être présenté comme un moment plein d'espoir (l'inspiration, l'excitation créatrice, etc.). C'est le contraire. Son épouse est inquiète. Elle fait allusion aux échecs précédents et à leurs conséquences. Elle lui demande de l'appeler régulièrement et surtout de revenir sans insister s'il jamais restait « coincé », comme ce fut le cas lors des tentatives passées. Il démarre et s'éloigne en affichant un grand sourire qui se veut rassurant.

...

Hier soir, route de nuit avec une énorme lune rousse qui jouait à cache-cache avec la ligne d'horizon. Le magnifique ciel étoilé que j'avais admiré avant le départ n'était pas visible dans le pare-brise et c'est tant mieux. Sa beauté m'aurait probablement distrait de la conduite. Précisions : la lune était rousse parce que « à chaque fois qu'elle est basse sur l'horizon, la lumière du Soleil qui l'éclaire est filtrée en passant au travers de l'atmosphère terrestre. » Mais la lune rousse officielle, elle, « correspond à la lunaison qui suit Pâques. Il s'agit donc des 28 jours qui s'écoulent après la date de Pâques, comprise entre le 22 mars et le 25 avril. »

...

Stephen King (suite). L'écrivain parti s'isoler dans la forêt pour écrire a soudainement eu un problème avec les mots. Comment choisir ? « Chacun d'eux semblait cacher, juste derrière, un autre mot, plus approprié. » Le roman qui avait pourtant bien commencé, est tombé en panne. Cela s'était produit par le passé lorsqu'il travaillait sur des romans qu'il n'avait pas terminés. La dernière fois, on apprend qu'il avait tenté, dans une crise de démence, de mettre le feu à sa maison. Cette information tardive éclaire rétrospectivement l'inquiétude de l'épouse et augmente au passage celle du lecteur. Bien joué. Une tempête vient d'éclater par là-dessus et il est malade comme un chien. Un happy end serait à coup sûr une surprise.

...

Notre marge de manœuvre est relativement réduite. Elle repose au bout du compte dans le choix de nos activités de « loisirs ». Parmi les activités disponibles, l'écriture présente des avantages. Elle ne nécessite pas de matériel spécifique. L'ordinateur n'est même pas indispensable. On peut, en son absence, utiliser un cahier ou des bouts de papier. Prendre des notes sur ce qui arrive autour de vous ou dans vos pensées permet de prendre du recul. Ce n'est pas inutile. Et puis il y a la fiction. Raconter des histoires constitue un excellent moyen de renouer avec l'époque lointaine où vous aviez accès à des mondes imaginaires qu'il a fallu abandonner pour la merveilleuse vie d'adulte (salarial, couple, bricolage, courses, etc.). La fiction a tendance à vous accompagner au-delà des séquences d'écriture. Entre le moment où une histoire s'enclenche et son dénouement, tout un travail d'élaboration fait de pistes à explorer, de personnages à préciser, de décors à planter, occupe une partie du cerveau de manière plus ou moins consciente. On pourrait presque dire qu'il s'agit d'une activité continue, même si elle se déroule souvent en sourdine.

...

C'est curieux comme les efforts pour inciter à lire des livres au lieu de regarder des images sur son téléphone semblent produire l'effet inverse. J'y pensais en écoutant une émission du service public en charge de cette mission héroïque et qui essaie de se raccrocher au wagon des influenceurs (tous les moyens sont bons pour les prêcheurs). L'enthousiasme exhibé plus ou moins lourdement par ceux qui prônent ce plaisir officiellement encouragé par le ministère semble trop forcé pour ne pas être suspect. Pourquoi en rajouter ? Les moments de lecture peuvent être très agréables si on choisit bien ses auteurs ; ils sont parfois fastidieux, ne le cachons pas.

...

Dans la maison en face de la fenêtre de mon bureau, les volets sont ouverts, ce qui signifie que la « famille militaire » est réunie pour les vacances. Le grand père, qu'on surnomme l'Amiral, est très âgé, ou très diminué, ou les deux. Madame s'occupe de la maison et veille avec une énergie sans faille à la stricte application des horaires, de l'ouverture des volets à l'extinction des lumières. Leur fils est dans l'armée de l'air. Il a l'air fat. Son épouse, une brune à cheveux longs qui semble s'ennuyer lors des séjours chez les beaux-parents, est jolie. Je l'ai entraperçue une fois en maillot de bain dans le jardin, il y a plusieurs années déjà. Mais depuis, pas de réapparition enchantée sur la pelouse.

...

On entend parler de guerres sans fin, de sécheresse en plein hiver. Cela n'a pas l'air de troubler grand monde. Cette indifférence n'est pas inquiétante en soi, elle pourrait même passer pour une vertu si elle n'était pas sélective. Si la grande majorité de la population ne prête guère attention aux désastres en cours ou à venir, c'est simplement parce qu'elle est focalisée sur un mot magique qui a la particularité de réunir drogue et sexe : le "chemsex".

...

Dans son *Journal*, Amiel évoque les rêveries de l'adolescence avec nostalgie. Il se souvient avec précision des lieux dans lesquels se sont déployées "ces rêveries grandioses, immortelles, cosmogoniques". Rien ne peut effacer le souvenir des "heures d'extase où la pensée vole de monde en monde, pénètre la grande énigme, respire large, tranquille, profonde comme la respiration diurne de l'Océan, sereine et sans limite comme le firmament bleu". Le texte se poursuit ainsi avec lyrisme et conclut en regrettant la dure descente dans "les ornières bourbeuses de la trivialité" qui succède à ces moments d'exaltation juvénile.

...

Je commence, comme souvent, à écrire sans idée précise. Mais ce matin, le tour de magie ne fonctionnera pas. Aucun lapin surprise ne surgira du chapeau. Toute la journée d'hier, il a fallu répondre à des messages par mail, texto ou téléphone. Le feuilleton de la succession, qui prend beaucoup de place dans notre environnement quotidien, ne présente pas d'intérêt. Heureusement, il y a la musique, les livres et les promenades au bord de la mer pour se souvenir que la vie ne se limite pas aux questions d'héritages.

...

J'entends souvent dire que je suis « négatif » et je pourrais difficilement nier cette tendance dont je ne tire aucune fierté mais que je ne parviens pas à inverser complètement. Je fais des efforts même si on n'en perçoit pas beaucoup les effets. Si je parvenais à être une « personne solaire », enthousiaste et optimiste, j'envverrais de la lumière à tour de bras autour de moi pour que tout le monde en profite. Mais ce n'est pas le cas. Je suis l'outsider au regard sombre qui préfère rester à l'écart. Dans le meilleur des cas, on m'ignore ; il m'arrive de déclencher des manifestations d'agressivité auxquelles je réponds rarement. Je garde le cap : objectif "lumière". Je n'abandonne pas, quoi qu'il arrive.

...

Pour le prochain numéro de la revue des Editions du GFIV, on me demande une sélection d'extraits de mes carnets. Je suis donc obligé de relire ces pages. L'impression est mitigée. Il y a quelques trucs pas mal ici ou là mais également beaucoup à jeter. Il faut croire que c'est la loi du genre. Avec la fiction, on est dans quelque chose de différent. Tout doit obéir à une forme de nécessité, même si celle-ci relève d'une conception personnelle du récit et de la manière de le mener. Ce travail peut être frustrant lorsque cela ne se passe pas comme on le souhaiterait, mais lorsqu'une idée survient qui remet l'histoire sur les rails, la satisfaction d'avancer est intense.

...

Hier soir, promenade annulée à cause du vent du nord qui est redoutable. Le manque d'exercice conduit souvent à l'insomnie une partie de la nuit. Celle-ci fut paisible, sans crise d'anxiété. Mais le réveil, difficile, semble s'étirer sur l'ensemble de la matinée. Pas la peine de forcer la machine. Du piano, des boissons chaudes, de la lecture : il y a ce qu'il faut pour passer une journée hivernale plutôt agréable.

...

Toujours des journées polluées par des questions liées aux transactions immobilières. Il n'y a pas grand-chose de plus pénible à lire qu'un acte de vente. Ce petit aperçu du monde des affaires permet de mesurer à quel point ceux qui y évoluent ont une vie rude. Lorsqu'il y a de fortes sommes en jeu, les comportements sont âpres, fébriles, dénués d'élégance. C'est là, dans cette jungle, que se construisent les valeurs qui fondent nos sociétés. A part ça, il fait toujours un froid de canard. Je ne supporte plus de voir les branches des arbres se tordre sur fond de ciel tourmenté. Trop romantique.

...

J'ai l'impression depuis quelque temps que les journées raccourcissent et que le temps défile en accéléré. Je croyais qu'en vieillissant, c'était le contraire. Les choses ne se passent jamais de la manière convenue pour la tranche d'âge concernée. Je n'ai pas vu l'insouciance de l'enfance ; j'étais souvent assailli par des angoisses métaphysiques d'une intensité que je n'ai plus jamais connue par la suite. L'adolescence fut à peu près conforme à ce qu'on en dit, mais elle fut si brève. Trois, quatre ans maximum. A vingt ans, tout était déjà terminé, le rêve était fini, les amis dispersés. Il fallait s'occuper de la survie, être un homme, devenir adulte, faire ses preuves dans un monde qui vous dégoûte. Réussir ? Ok, mais pas trop quand même. La méconnaissance des règles ne permet pas de faire illusion longtemps. La maturité ? Je l'attends toujours.

Domage. J'aurais bien aimé ressasser mes faits d'armes et exhiber mes trophées avec l'air satisfait d'un vieux sage.

...

J'ai repensé à ce qui s'était passé pendant la nuit pendant mon sommeil. Je me trouvais dans une soirée où il y avait du monde et j'avais trop bu. Cela m'arrive à chaque fois que je sors. Fort heureusement, ne sortant qu'exceptionnellement, mes cuites sont espacées. Toujours est-il que cette nuit-là, dans mon ivresse euphorique, j'avais entrepris de flirter avec une charmante inconnue qui avait semblé accepter mes avances dans la bonne humeur avant de me repousser gentiment. Ce souvenir et la gêne qui accompagne les lendemains de soirée arrosée où l'on s'interroge sur son comportement de la veille m'ont accompagné jusqu'au soir, exactement comme si ces événements s'étaient produits dans la « réalité » et non dans un rêve qui m'a réveillé à six heures du matin.

...

Le champ de l'art n'est pas différent du reste de la société : une poignée de très riches qui n'ont pas de raison de s'inquiéter pour leurs vieux jours et une immense foule de précaires dont la retraite est loin d'être assurée. Le fait que l'Agessa, qui gère les droits d'auteur des artistes, a « oublié » de collecter les cotisations entre 1975 et 2015, n'arrange pas les choses. Cette histoire ahurissante est passée presque inaperçue. C'est curieux. Faute d'une enquête approfondie sur les responsabilités et les complicités, le mystère reste entier à ce jour au sujet du destin des sommes détournées. J'étais pourtant certain, lorsque j'avais vu passer cette information vers 2020, que ce scandale allait donner lieu à de puissantes manifestations d'artistes légitimement indignés d'avoir cotisé en vain pendant toute leur vie professionnelle. Les pensions de retraite allaient être restituées à ceux qui avaient été spoliés, peut-être même accompagnées d'un dédommagement et de suites judiciaires. J'apprends dans la presse qu'il ne s'est rien passé de tout cela. Les artistes ont tellement l'habitude de se comporter en courtisans et de quêter l'approbation des institutions officielles qu'ils ne savent pas comment s'y prendre pour revendiquer leurs droits.

...

Vers 3h du matin, pour occuper mon insomnie, j'ai passé en revue quelques personnes perdues de vue et que je ne recroiserai très probablement jamais. Les morts n'entrent pas dans la catégorie ; je parle de gens qui sont en train de respirer et de s'activer plus ou moins loin, dans un lieu inconnu mais situé avec certitude à la surface de la planète. J'ai constaté qu'il était souvent difficile de se souvenir précisément de la dernière fois où nous avons été en présence de ceux qu'on a perdus de vue. Ils nous ont accompagnés pendant une période de notre vie et puis un jour, ils n'étaient plus là. Cela s'est fait simplement, sans explications ni scènes d'adieu. En revanche, je me souviens très bien du jour où j'ai vu pour la dernière fois la première fille avec qui j'ai vécu quelque temps. Nous étions séparés depuis un an environ lorsqu'elle s'est pointée chez moi sans prévenir (je n'avais pas de téléphone) pour venir reprendre ses disques. Je crois qu'elle supportait mal le fait que je sois en couple avec une autre fille alors qu'elle cherchait toujours quelqu'un. Repartir avec des disques sous le bras, c'était sa manière de marquer quelques points.

...

Je ne sais pas si c'est la voix de Ron Sexsmith, la lumière hivernale qui arrive par la fenêtre, le temps de neige (sans neige) ou le mixage de ces éléments mais je savoure ce cocktail mélancolique qu'on déguste vers le milieu de l'après-midi, le samedi, lorsque tout semble s'être arrêté alentour.

Cette phrase a été réécrite au minimum une dizaine de fois pour un résultat moyennement satisfaisant. Tout était là dès le début mais pas dans le bon ordre, avec un tempo bancal, etc. Il y a des jours où ça vient du premier coup et d'autres plus laborieux, « sans flots » (l'expression vient du *Journal des Goncourt*).

...

J'ai une combine pour lire gratuitement *Art press* ; il serait dommage de se priver d'une occasion de rire un peu. On commence par une publicité que l'on voit partout dans la presse - sauf peut-être dans *L'Equipe*. Elle annonce une exposition de Fabrice Hybert à la Fondation Cartier. Une fois qu'un artiste a été placé en haut du panier du marché de l'art, il faut le maintenir en place pour ne pas dévaloriser les investissements. Ainsi, la fondation du célèbre joaillier doit exposer régulièrement le pauvre Fabrice Hyber dont les œuvres sont toujours aussi maladroites et fades. L'éditorial faux-cul prétend regretter « la rareté des disputes de fond » entre critiques d'art. On s'étonne, il est vrai, que personne ne prenne le temps de détailler en quoi l'œuvre de Fabrice Hyber est creuse et absolument dénuée d'intérêt. En parcourant les pages, au milieu de l'habituelle logorrhée littéralement insignifiante (qui ne dit rien ou qui dit le rien), on peut piocher une citation du cinéaste Jean-Marie Straub : « Ce qui fait le grand art, à part un travail impitoyable avec soi-même et avec la matière, c'est le hasard. ». A signaler également, un article sur Julie Doucet dont les dessins sont exposés à la galerie Anne Barrault. « Comme chez Crumb, rien n'est plus réjouissant que ses dessins purs sans histoire autre que celle du dessin lui-même. »

...

Hier soir, M. a fait une crise d'éco-anxiété avant de se coucher. Elle avait visionné un reportage ou un documentaire sur les perspectives apocalyptiques liées à l'extension de la consommation de plastique. Au matin, après une bonne nuit de sommeil, ses inquiétudes étaient complètement dissipées et elle était revenue à de saines préoccupations personnelles n'englobant pas l'avenir de l'humanité. Les choses se passent souvent ainsi et c'est notre chance. La capacité à oublier les motifs d'angoisse est une grande réussite de l'évolution.

...

Les journées de grève me rappellent à quel point ma vie se déroule à l'écart de toute forme d'activité collective. Cela me convient. Je réalise maintenant qu'elle a pris fin que la vie dite active n'était pas faite pour moi. D'ailleurs, je ne suis jamais parvenu à m'y adapter. Pendant que je faisais des efforts pour forcer ma torpeur naturelle sans parvenir à un résultat convainquant, je constatais qu'à proximité, des collègues débordants d'énergie s'épanouissaient dans leur fonction et trouvaient dans leur rôle social un motif de satisfaction sans cesse renouvelé. C'est un fait : nous ne sommes pas égaux devant le travail. Il conviendrait de réserver les emplois en priorité à ceux qui ne savent pas occuper leur temps libre. Ceux-là ont vitalemment besoin de s'inscrire dans une activité professionnelle cadrée et hiérarchisée. Quant aux oisifs et aux rêveurs improductifs, ils se contentent de peu. Un revenu minimum leur conviendrait parfaitement.

...

Comme disait Gébé, il faudrait arrêter tout et voir ce qui se passe. Pourquoi je pense à Gébé ? Pays à l'arrêt, An 01 ; oui, mais pas seulement. Cet homme, ce dessinateur (mais pas seulement), a exercé une influence considérable sur mon jeune esprit pendant la période où chaque découverte vous fait forte impression et pour longtemps. Gébé, donc. Je crois qu'il venait du dessin technique. Il en avait gardé un côté abstrait, une capacité à rendre par des schémas synthétiques des processus subtils et infiniment complexes. Pour faire simple, sa pensée poétique tournait autour de l'idée du pas de côté. Comment provoquer le déclic qui conduit à reconsidérer la vie sous un autre angle et à redécouvrir le merveilleux caché derrière tout ce qui semblait banal et évident. Le mieux, c'est encore de lire ou relire du Gébé. C'est bon pour les neurones. L'artiste a eu une importante production dans la presse et de nombreuses publications aux éditions du Square. Rien de mieux qu'une grève générale reconductible pour plonger dans son œuvre.

Ma bibliothèque est emballée dans des cartons qui encombrent le couloir et je vis depuis plusieurs mois avec peu de livres sous la main. J'ai conservé le deuxième tome de *L'Homme sans qualités* déjà lu aux trois quarts. Je ralentis le rythme pour ne pas arriver trop vite à la fin. J'ai également du Baudelaire sur la table de nuit et la *Généalogie de la morale* (à peine commencé). Dans la voiture : des extraits des *Confessions* de Rousseau et des poèmes de Reverdy tellement obscurs qu'on peut les relire indéfiniment. La situation risquant de se prolonger au moins jusqu'à l'été, j'ai vérifié si je pouvais me fournir sur internet. J'ai trouvé les Fragments d'un journal intime d'Amiel sur le site de la BnF et tous les romans de Balzac. De quoi voir venir.

Si quelqu'un me demandait : « En quoi crois-tu, étranger ? » je dirais peut-être que je crois au pouvoir créateur de l'improvisation. Je me suis mis à y penser en regardant un documentaire sur Wayne Shorter dans lequel il parle de la manière dont lui et les musiciens de son groupe avancent dans la musique au fur et à mesure. C'est comme pousser une porte qui donne sur l'inconnu au lieu de rester dans la même pièce en refaisant la même chose, dit-il. Il évoque le devenir des sons, leur manière d'évoluer lorsque leur destinée n'est pas tracée à l'avance. Il n'y a pas de coïncidence et il n'y a pas non plus d'erreurs (je cite de mémoire). Ce que nous appelons des erreurs, ce sont en fait de nouveaux départs (« new starts »). Cela mériterait de longs développements. Mais comme dit également Wayne Shorter, il n'est pas facile d'en parler (même s'il le fait très bien). Le mot « mystère » est prononcé plusieurs fois vers la fin du film.

Le piano, c'est beau même si il y a plus efficace pour se réveiller le matin. D'ailleurs, à quoi bon être sur le qui-vive si c'est pour entendre parler d'armement et de prix à la consommation. Je préfère encore rester dans le vague avec la Ballade n° 3 en la bémol majeur, op. 47 de Chopin. On savait s'évader avec élégance en ce temps-là.

A la date du 29 juillet 1853, Amiel évoque dans son journal quelque chose d'inhabituel : il parle d'une « une émotion électrique » provoquée par un baiser qui a laissé chez le diariste un

« charmant souvenir ». « Innocent, amoureux, et vif, je ne me le reproche point, et je l'embaumerai dans ma mémoire, comme ces raretés que le pèlerin, au retour de ses voyages, range parmi ses objets précieux. » On peut remplacer l'image du pèlerin par celle du touriste ; la démarche qui consiste à ranger soigneusement les souvenirs de moments privilégiés pour une consultation ultérieure, quant à elle, nous parle directement. Nous nous disons, comme Amiel, que lorsque les occasions d'ajouter de nouvelles pièces à notre collection iront en se raréfiant (on y est), il restera toujours la possibilité de nous tourner vers notre musée personnel en ravivant les émotions électriques passées.

« Etre un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux. » Cette phrase signée Baudelaire (Mon cœur mis à nu) m'a fait beaucoup de bien au moment où je l'ai lue. Ce n'est pas pour faire le malin mais je me suis souvent senti assez seul avec mon goût pour les activités gratuites et inutiles. Pendant des années j'ai tenté, parfois avec succès, de concilier la nécessité de toucher un salaire avec le fait que j'aime par-dessus tout me sentir parfaitement inutile (ou alors, à la limite, que la part d'utilité de mes actions passe inaperçue). On me considérait comme un fumiste et j'en tirais une certaine fierté. En revanche, la cohabitation avec des salariés zélés investis de leur « mission » était parfois pénible. J'avais d'abord pensé qu'il s'agissait d'une habile comédie et qu'ils feignaient de prendre plaisir à servir. Il n'en était rien.

Première journée non-glaciaire : l'occasion d'une sortie dans le jardin laissé à la merci des tempêtes pour cause d'abandon hivernal. Ici règne la même tendance au désordre qui pousse le voisin du bout de l'Allée des Rosiers (rebaptisée « rue des parpaings ») à arracher les arbustes de sa haie pour édifier un mur. Si le temps le permet, j'aime prolonger l'opération "nettoyage des allées" (ramassage des feuilles, arrachage des herbes). Cette activité peut s'avérer très apaisante. Vers 15 ans, à l'âge où on comprend qu'il faudra exercer un métier, je voulais être jardinier ou cantonnier. J'ai l'impression de réaliser ma vocation.

Depuis quelques jours, certains commentaires avaient tendance à me crisper les nerfs. Je veux parler de ceux qui assuraient que la pièce était jouée, que la loi passerait inévitablement (c'était exact) et que la contestation allait retomber rapidement et que les « gens » allaient passer à autre chose (comme essayer de manger ?). J'ai même entendu, répété en boucle comme un mantra, qu'il était déjà temps de « tourner la page ». Le pire, c'est ce ton condescendant et faussement blasé qui dissimule mal la crainte des émeutes et des insurrections populaires. Vieille histoire. Je me souviens avoir dit à table, sans trop y croire : « J'aimerais tellement que les faits leur donnent tort. » J'attends que les commentateurs qui se sont trompés viennent humblement reconnaître leur aveuglement.

J'avais oublié à quel point c'était enrichissant de s'ennuyer. Mais attention ! Ce n'est pas donné. Cet état (appelons-le ainsi) nécessite de nos jours, pour être atteint, de déployer de grands efforts. Les sollicitations sont omniprésentes. Tant de musique à écouter, idem pour les films, la presse, les livres. Il faut s'accrocher, mais la récompense est à la hauteur. Au bout d'un moment qui vient assez rapidement, tout ce qui se présente devant vous, un jardin mouillé après

l'averse, des arbres sans feuilles qui se balancent mollement et bien sûr les nuages, tout devient source de sensations subtiles, d'évocations et de réminiscences inattendues (rappels de l'enfance et des longs après-midi d'ennui). Je ne vais pas me vanter d'avoir tenu très longtemps avant de replonger dans la surconsommation de distractions mais l'expérience a eu lieu et je compte bien la renouveler.

Hier, journée bricolage dans ce qui sera un jour, si les dieux le veulent bien, notre prochaine habitation. Dans la cuisine, la radio était branchée sur France Info. Lorsque je revenais pour une pause-café/ chocolat, les mêmes pseudos événements s'éloignaient un peu plus à chaque "flash" jusqu'à disparaître totalement dans un monde parallèle étranger à celui dans lequel j'étais en train de passer du Xylophène sur un plancher. J'en prends note pour le cas, peu probable, où cette journée entrerait dans une séquence susceptible de figurer dans les livres d'histoire. Nous en sommes loin.

En sortant ce matin, agréablement réveillé par la fraîcheur d'un spray venu me picoter le haut de mon crâne. Le bon vieux crachin breton était de retour, le vrai, celui des années soixante quand nous allions en vacances dans le Finistère et qu'il bruinait tous les jours. J'étais content de retrouver les minuscules gouttelettes sur le couvercle en plastique de la poubelle. Ce genre de micro événement mérite qu'on lui prête attention et ceci pour une raison simple : nous l'avons expérimenté directement et intégralement - à la différence des émeutes télévisées. Pour les manifestants urbains pris dans la fumée des lacrymogènes, c'est la fraîcheur revigorante du crachin breton qui nécessite un effort d'imagination.

Vu le documentaire "Hallelujah" consacré à Leonard Cohen et plus particulièrement à la chanson qui porte ce titre. Le film aurait dû s'appeler « Comment vous dégoûter définitivement d'une chanson que vous avez aimée autrefois ». Certes, on voit un peu Leonard Cohen mais aussi beaucoup d'intervenants nettement moins intéressants que le poète égaré dans le monde du showbiz. Au début des années 90, j'habitais à Rennes. J'essayais de me faire passer pour un artiste « plasticien » (j'ai tenu deux ans). C'est en rentrant du vernissage de mon unique exposition que j'ai trouvé le CD "I'm Your Fan" dans la boîte aux lettres. Je l'avais gagné en répondant à un concours organisé par Bernard Lenoir sur France Inter. A ma grande surprise, la compilation s'est avérée excellente. C'était l'occasion de redécouvrir les chansons de Cohen revisitées par la crème du rock indépendant. A la fin, John Cale tout seul au piano délivrait une reprise de ce titre méconnu à l'époque. Je me la passais souvent. Si on m'avait dit que cette version ferait date et rendrait le titre populaire, je n'aurais pas été surpris. Mais que la chanson

soit reprise par une horde de braillards insupportables devant des foules reprenant en chœur le refrain comme à la messe, alors ça, j'aurais eu beaucoup de mal à le croire.

De temps en temps, parmi les mots et les images qui ont défilé dans la journée, quelque chose émerge et revient au premier plan alors que le reste a déjà sombré dans l'oubli. Aujourd'hui, c'est l'entretien avec le biographe de Kafka dans la revue *Transfuge*. Reiner Stach parle de cet aspect de l'écrivain qui m'avait frappé en lisant le début du *Journal* : je veux parler de son sens de l'observation très poussé allant jusqu'à une sorte d'osmose ou d'empathie (c'est le mot employé par Stach). Cette aptitude permet à Kafka de décrire de manière saisissante, à partir de quelques détails significatifs, les personnes évoquées dans son *Journal*. Son biographe assure qu'il pouvait, à partir de l'observation « de leurs visages et de leurs gestes », déduire ce que les gens pensaient.

Dans une vidéo diffusée par le Figaro, on voit un type, probablement un critique littéraire, expliquer que Houellebecq avait failli être un grand poète romantique mais qu'il avait choisi de se consacrer au roman, devenant dans un premier temps un bon romancier puis, dans un second temps, une sorte de star caricaturale de la société du spectacle à la Gainsbourg en phase terminale (c'est moi qui précise). Cette opinion sur la poésie houellebecquienne, ou plutôt sur son potentiel resté inutilisé, m'a rappelé que j'avais acheté les deux volumes de poèmes de Houellebecq parus chez Flammarion après en avoir lu des extraits dans une allée de la FNAC. Le Forum des Halles était le décor idéal pour découvrir ces poèmes emprunts d'une lourde lassitude et qui parlaient de supermarchés et de moderne solitude en utilisant une forme rétro. L'ensemble faisait penser à un écho fatigué de Baudelaire errant dans un centre d'art contemporain désert.

Hier, j'ai entraperçu la gazelle qui passait en courant dans la rue. La gazelle est une runneuse que je croise parfois ici ou là dans Binic, beaucoup trop rarement à mon goût et toujours à l'improviste du fait de sa fulgurante vitesse d'apparition. Elle est blonde, les cheveux raides assez courts tirés en arrière par une queue de cheval horizontale qui accentue l'impression de bolide fendant l'air. Sa foulée est élégante, puissante, régulière. En même temps, on sent l'effort physique, surtout lorsqu'on peut entendre son souffle court au moment où elle passe à votre hauteur. A peine le temps de profiter de sa présence fugitive et elle est déjà un point disparaissant à l'horizon. Il reste le souvenir d'un corps fin, musclé et d'un port de tête de déesse antique.

« Irresponsable de voyager et même de vivre sans prendre de notes. » Citation tirée du *Journal* de Kafka, trouvée dans la biographie de Reiner Stach. J'ai l'impression de faire ce que je peux de ce côté ; j'en mesure les bienfaits. Cela n'empêche pas d'y détecter un piège possible : celui de voir la prise de notes dans le journal ou le carnet devenir une fin en soi, se substituant par facilité à des réalisations qui nécessitent un travail d'élaboration (nouvelles, romans). C'est ce que redoutait Amiel et ce qui a fini par lui arriver. Je me souviens avoir été frappé en apprenant que Stendhal avait cessé de tenir son Journal au moment où il avait entrepris l'écriture de son premier roman. Note pour moi-même : retourner sans tarder dans le train de la fiction.

L'écriture ne fait pas partie des activités qu'on peut mener uniquement par un effort de volonté. Mais (et il s'agit d'un vaste « mais »), au moment de s'y mettre il faut souvent combattre une envie de remettre à plus tard. Le dessin, la peinture, la musique paraissent attirants. L'écriture est austère en apparence. Pas d'explosions de couleurs, de traits le long desquels dériver ni de rythmes qui font taper du pied. Rien qu'une feuille, une page de cahier d'écolier ou l'écran froid de l'ordinateur et des mots à assembler comme un Lego. Ce n'est pas très sensuel. D'où la nécessité de mettre en place quelques rituels intangibles auxquels on doit se plier. Horaires fixes, jours dans la semaine, peu importe. L'essentiel est de s'y tenir pour pouvoir écrire sans avoir au préalable à mener un match de boxe avec celui qui préfère lire, dessiner ou juste rêvasser en écoutant de la musique.

On est bien en Bretagne. Oui, à une condition : ne jamais parler de manière critique l'agro-industrie qui règne ici en maître. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle les opposants à ce système les « kamikazes ». Une enquête du *Monde* donne des exemples des méthodes employées à l'encontre de ceux qui tentent d'enfreindre la loi du silence. C'est assez dissuasif. Les algues vertes, pur produit de l'agriculture et de l'élevage intensifs, sont là pour durer. Conclusion : il n'existe pas de zones protégées et, comme le dit si bien le pouvoir en place, « pas de projet alternatif ». Notre génération n'était pas bien préparée à cette acceptation de la médiocrité généralisée. En 70, j'étais en cinquième ; sur le poste de télévision en noir et blanc on pouvait voir John Lennon qui chantait "Instant Karma" tandis que Yoko Ono faisait un happening (nous découvrîmes le mouvement Fluxus plus tard) en tricotant sans lever la tête et avec un bandeau sur les yeux. Même sur les écrans de la vieille ORTF il y avait plus d'énergie, de poésie, de folie artistique et de raisons de rêver que sur l'ensemble des écrans du libéralisme.

Il y a la citation de Marx selon laquelle tous les grands événements et personnages de l'histoire du monde se produisent deux fois, « la première fois comme une grande tragédie, la seconde fois comme une farce sordide ». Des mauvais remakes, nous en avons tous les jours sous les yeux. Ainsi, certaines caricatures rappelant les grandes heures de la période Pompidou-Giscard réapparaissent de manière cocasse. Quels consultants pervers ont pu prétendre qu'il serait habile d'en appeler à la mobilisation contre l'ennemi intérieur (copyright Raymond Marcellin) en qualifiant toute forme de contestation « d'éco-terrorisme » ou « d'ultragauche » ? C'est un peu gros, surtout énoncé avec une fine moustache rétro, mais comme farce marxienne, ça le fait.

Hier, levé plus tôt que d'habitude, j'ai regardé le soleil se lever ce qui est un spectacle bien revigorant surtout lorsque cette ascension rougeoyante se produit du côté de la mer qu'on ne voit pas mais qu'on devine, là-bas, au-delà des pins. J'enviais les coureurs à pied qui commençaient leur journée en se déplaçant dans la fraîcheur matinale. Par un effort d'imagination empathique, j'ai même pu pendant un court moment partager leur euphorie.

Moins de temps pour écrire et dessiner. Beaucoup de choses à faire. Du solide, du concret qui tire sur les muscles. Curieusement, lorsque je m'active sur des objets ou des meubles qu'il faut nettoyer, déplacer, etc. il me vient des idées qui me semblent bonnes pour la suite du récit en cours. C'est d'autant plus surprenant que lorsque je m'installais avec mon cahier et mon stylo rien d'intéressant ne venait. Comme quoi, cela ne se décide pas. Ce fonctionnement, inexpliqué à ce jour par les neurosciences, a souvent été décrit. Par exemple, lorsqu'on demande à un mathématicien comment lui viennent les solutions aux problèmes sur lesquels il travaille il répondra probablement que c'est lorsqu'il fait tout à fait autre chose, rarement lorsqu'il est assis à son bureau.

Dès les premières pages de "Les deux Beune", on est emporté par une prose épaisse, généreuse, légèrement euphorisante comme les vins qui assomment un peu à la fin des repas trop abondants. Pierre Michon est un écrivain hors du temps sans être passéiste. Je suis certain cependant que chez ses lecteurs il y en a qui, comme moi, voient ressurgir au détour d'une phrase le village de leur enfance dont les habitants se déplaçaient sur des mobylettes bleues en fumant des Gitanes maïs. Et puis, très vite, surgit la buraliste qui déclenche un incendie chez le jeune instituteur de 20 ans. « Je ne crois guère aux beautés qui peu à peu se révèlent, pour peu qu'on les invente ; seules m'emportent les apparitions. Celle-ci me mit à l'instant d'abominables pensées dans le sang. » L'apparition, restée intacte dans le souvenir du narrateur, donne lieu à un magnifique morceau de prose, sensuelle et mystique comme un vieux blues (auquel l'écrivain fait référence). Cela se déguste lentement, comme une de ces tartes que cuisinaient nos grand-mères et dont la recette s'est perdue depuis longtemps.

Je me demande si je n'ai pas fait le tour des thèmes qui occupent le devant de ma petite scène en cette fin avril. Brahms me déprime agréablement. C'est le moment du film où le personnage principal se demande s'il n'a pas tout fait pour rater sa vie. Si on ne vous y a pas préparé étant petit, le succès peut provoquer des dégâts irréversibles. Il suffit de voir ce qui est arrivé au pauvre Kerouac lorsque "Sur le route" s'est mis à marcher du tonnerre. Certains sont taillés

pour affronter ça et d'autres pas. Il vaut mieux savoir à quoi s'en tenir. Cela s'appelle connaître ses limites.

La vie bonne, c'est la vie double, qui ne se réduit pas à la « double vie » de l'adultère. La vie double, c'est celle que nous vivons en parallèle à la vie qu'on appelle « quotidienne », que cette deuxième vie se développe à l'aide de romans, de films, de séries ou simplement à travers la rêverie. Autrefois, le professeur Laborit avait exploré cette possibilité offerte par le cerveau dans un livre qui portait un beau titre : *Eloge de la fuite*. Aujourd'hui, alors que le coaching libéral voudrait empêcher toute tentative d'évasion en valorisant la « pleine conscience » dans le but d'améliorer nos compétences et nos performances, quel parti politique viendra défendre notre droit à la fuite ?

La perte de la capacité à s'évader dans des univers alternatifs intervient très tôt, souvent dès la fin de l'enfance. Pour la majeure partie des élèves que j'ai vu défiler, en fin d'année de troisième l'affaire était déjà pliée. Pour les autres, deux ou trois par classe, on se dit que ce ne sera pas toujours facile, surtout si le milieu familial n'est pas propice à des études plus ou moins fumeuses qui permettent de se maintenir sur la touche le plus longtemps possible avant d'entrer dans le grand bain des responsabilités adultes. L'espèce humaine n'avait apparemment besoin que d'une infime minorité d'artistes et de rêveurs en charge de la décoration des grottes, de l'élaboration des récits mythiques et de l'activation de quelques puissances chamaniques. On ne voit pas bien quelle pourrait être leur utilité dans des sociétés entièrement organisées sur le modèle de l'entreprise soumise aux lois du management.

Martha Argerich est née un 5 juin (comme moi), elle va avoir 82 ans et c'est l'une des plus belles femmes du monde lorsqu'elle joue du piano mais aussi en interview lorsqu'elle réfléchit avant de répondre, lâche quelques mots puis, après un silence, s'exprime à l'aide d'un sourire. La musique est au-delà des mots. Martha Argerich n'aime pas en parler ; elle préfère en faire toute la nuit avec des amis. Elle n'aime pas non plus les hommages qui lui font penser à un passé dont elle se sent étrangère. Sa fille, qui l'interview, lui fait remarquer que beaucoup de gens tiennent aux honneurs et lui demande ce qui est important pour elle. « C'est ce qui se passe dans le présent », répond Martha Argerich. Plan sur son visage concentré. Les premières notes d'une sonate de Brahms résonnent ; c'est ce qui se passe dans le présent.

Des nouvelles du cinéaste indépendant Jim Cummings dans le dernier numéro des *Cahiers du Cinéma* en balade à Hollywood (ou ce qu'il en reste). Ici, explique-t-il, « les gens apprennent à vous parler en regardant par-dessus votre épaule pour voir s'il n'y a personne de plus célèbre à aller voir ». On apprend au passage que son dernier long métrage *The Beta Test* lui a valu d'être lâché par son agent « du jour au lendemain ». Sans surprise, Cummings nous apprend que, à Hollywood comme ici, « l'hypocrisie du politiquement correct bride la créativité : pour un rien, on est taxé de « problématique » ».

Je ne crois pas beaucoup au récit dont je suis censé être le personnage principal ; je ne crois pas non plus à une « identité » à laquelle on accole une profession, un statut social et une personnalité bien définie et répertoriée dans le grand catalogue. Cela ne m'empêche pas de considérer parfois avec envie ceux qui adhèrent à une construction solide et rassurante.

A la maison, lorsque le téléphone sonne, ce n'est jamais moi qui décroche. Ma manière de communiquer à l'aide de cet appareil, quel que soit l'interlocuteur, est toujours catastrophique. Il s'agit d'une singularité (ou bizarrerie, ou handicap) à laquelle je me suis habitué et j'ai fini par ne plus y faire attention. Je lis dans le *Kafka* de Reiner Stach : « Au téléphone, il avait l'impression d'oublier « absolument tout », de perdre son répondant et sa capacité à s'exprimer ». Cela m'arrivait régulièrement à l'époque où j'essayais encore de maîtriser ce mode de communication. Je balbutiais, ne comprenais pas où la personne voulait en venir et réalisais après avoir raccroché que j'avais échoué à faire passer un message clair correspondant à mes intentions.

22h20 c'est le bon moment pour se repasser le film de la journée (chose que je fais assez rarement). Matinée au soleil mais pas pour lire dans une chaise longue. Nettoyage des fenêtres et passage de peinture blanche sur les appuis qui ont tendance à verdigriser à cause de l'air marin. La maison est en vente depuis un certain temps mais les visites devraient commencer avec l'arrivée des parisiens en vacances. Pour plein de raisons évidentes, le marché immobilier est au plus bas. Dans ce contexte, nous faisons des efforts de présentation ; d'où le rafraîchissement des fenêtres. Le résultat fut satisfaisant ce qui m'a mis d'excellente humeur. Je me suis reposé en fin d'après-midi en concoctant une playlist intitulée « FUNKY & DRY » composée de titres qui donnent envie de se lever de sa chaise et de se mettre à danser en lançant les bras dans tous les sens. Cela me changera de Nick Drake, Leonard Cohen, Karen Dalton et autres abonnés au spleen des brumes hivernales. Ensuite, promenade dans la campagne à travers un endroit resté miraculeusement intact, préservé des lotissements et des laideurs contemporaines, avec une petite ferme à l'ancienne sur le bord d'une route étroite bordée d'arbres, des champs, des vaches et le bleu de la mer à l'horizon. Ce décor me donne à chaque fois l'impression d'être dans une chanson de Trenet ou dans un vieux film français.

Vers la fin de *L'homme sans qualités*, Ulrich dit à Agathe qui vient de lire en cachette son journal : « J'écris, parce qu'il y a beaucoup de choses que j'aimerais comprendre mieux. » Je ne suis pas certain de comprendre mieux les choses sur lesquelles il m'arrive d'écrire mais j'ai l'impression, globalement et rétrospectivement, lorsque j'écris, de mieux cerner les zones qui échappent à ma compréhension (et qui risquent fort de rester encore longtemps dans cet état d'opacité fuyante). J'écris parce qu'il y a de nombreux mystères incompréhensibles. Avec mes obsessions inamovibles et mes étonnements de touriste égaré, je me place au cœur de la zone d'incompréhension prolongée. J'en profite au passage pour déposer le concept et son acronyme, la ZIP.

Retour de courses au supermarché. La formule appelée « drive » est un exemple de ce que le progrès peut apporter de meilleur. On prépare sa commande chez soi sur l'ordinateur, on passe la récupérer rangée dans des sacs en papier disposés sur un petit charriot, on fourre le tout dans le coffre, règlement par carte et on s'en va avec la satisfaction d'avoir échappé aux déambulations dans les allées. L'intérieur des supermarchés a toujours quelque chose de désolant. Soit il est désert et cela a un côté « pays de l'est » à l'ancienne, soit il est envahi par une foule qui provoque des embouteillages et des files d'attente devant les caisses et c'est le cauchemar assuré.

Hier, j'ai tenté une expérience : pas d'ordinateur jusqu'à 20h. J'ai retrouvé des notes prises en fin de matinée à un moment où le manque se faisait sentir. « Ecrire dans un cahier est devenu une expérience déroutante, un peu comme pouvait l'être l'usage de l'ordinateur vers la fin des années 90. Premières impressions : on est mieux installé dans un fauteuil avec le cahier sur les genoux. Pas de musique comme lorsque je m'installe devant l'écran de l'ordinateur. Le seul bruit est celui que fait le stylo sur la feuille de papier ; lorsque le geste s'interrompt, le silence s'installe. Pour les anciens, il y a un peu plus d'une vingtaine d'années que ces sensations autrefois familières ne sont plus systématiquement associées au geste d'écrire. » Lorsque j'ai relevé le capot, la première chose que j'ai faite a été de déclencher le lecteur de musique. Première chanson de la journée au moment où le soleil se couche : Blue Moon par Elvis.

On ne perd pas plus son temps sur les réseaux sociaux qu'ailleurs. On perd autre chose : la notion du temps qui passe, des secondes qui s'écoulent et des minutes qui s'accumulent lentement pour faire des heures. Sur les réseaux sociaux, on est pris dans une sorte d'excitation liée à l'attente de ce qui va arriver immédiatement, la prochaine image qui va apparaître, le prochain bon mot, les humeurs collectives qui se manifestent et enflent autour d'un événement qui sera oublié le lendemain. Tout ceci est assez agréable et je n'aime pas trop qu'on me dise ce qui est bon ou mauvais pour moi. C'est un peu comme le fait de fumer. Lorsque je m'adonnais à cette addiction, je ne supportais pas que l'on vienne gâcher ce moment de plaisir en me rappelant les dangers qui y étaient associés. C'est la même chose pour l'usage des réseaux sociaux. Et bien sûr, comme pour la cigarette, j'arrête quand je veux.

J'ai vu passer mon voisin avec son pulvérisateur sur le dos partant pour le front végétal en boitant (il a autour de 80 ans). Eradiquer les fleurettes et les brins d'herbe qui avaient poussé depuis la dernière aspersion d'eau de javel constitue pour lui un devoir que rien ne pourrait contrecarrer. Ce vieux bonhomme envers lequel je n'éprouve aucune animosité retient mon attention en tant que personnage symbolique dans la mesure où il peut être représentatif d'une vision du monde et du mode de vie qui l'accompagne. Je pense en le voyant à ceux de sa génération, nés pendant la seconde guerre mondiale, formatés par les rêves de consommation de masse des trente glorieuses et qui vont, comme lui, continuer à bousiller la nature jusqu'au bout de leurs dernières forces. Fin de la séquence pessimiste. La semaine prochaine, je repasse sur le côté ensoleillé de la rue.

Quel beau mois de mai ! Rien ne manque : les arbres sont en fleurs et une saine révolte déborde et se répand dans les rues. Il faut croire que le pouvoir en place aime les émeutes puisqu'il fait tout pour alimenter l'incendie. A moins que ce ne soit involontaire, auquel cas on assisterait à une forme de dévoilement accompagné d'une perte d'autorité comme il s'en produit parfois. Ici, sur Facebook, l'âge moyen des utilisateurs est probablement à l'origine de cette distance légèrement blasée qui entretient une tolérance post-moderne. Ceux qui ne supportent pas le désordre et ceux qui considèrent que toutes les formes de contestation du pouvoir sont bonnes à prendre cohabitent en paix dans le monde des réseaux sociaux où règne la multiplicité des points de vue.

Hier, belle journée ensoleillée. A un moment je me suis assis sur une chaise de jardin avec le petit chien sur les genoux. C'est lui qui m'a donné envie de m'installer et de rester immobile au soleil. Les feuilles des arbres luisaient, des particules dansaient dans la lumière. Rien que de très banal et en même temps c'était un spectacle magnifique. J'ai pensé au bout de la route, lorsque le corps fatigué prendra plaisir à se reposer ainsi, concentré sur la sensation d'exister pendant plus d'un million d'années, comme dit la chanson.

C'est assez curieux, quand on s'y attarde un peu, la manière dont les textes s'écrivent. Cela ne se déroule pas totalement de manière planifiée. Il y a bien une intention au départ, mais elle reste vague - sinon, il ne serait pas nécessaire de passer par les mots pour tenter de la cerner. Lorsqu'on tient un journal ou un carnet de notes, on se demande parfois si on pourrait se passer de la manière dont le cheminement des phases éclaire la pensée qui, en retour, choisit les mots avec de plus en plus de clarté. C'est un jeu et une nouvelle découverte à chaque fois (ou presque). On peut trouver le même genre de progression à l'oral lorsque les discussions se passent bien. L'écriture de « non-fiction » revient à dialoguer avec soi-même.

J'ai aimé *Driver* de Walter Hill. Le film date de 1978 et il est bien de son temps : cynique, froid et un peu vide mais rigoureux sur le plan formel. Avec Bullit, il s'agit probablement d'un des meilleurs films de poursuite automobile. L'image semble se mettre à trembler à chacune des apparitions d'Isabelle Adjani. Lors de la première, à la sortie d'un casino, elle est distante, hautaine, irrésistiblement belle. Comme nous sommes dans un film noir, on pense à une femme fatale. Il n'en est rien. Son rôle est plutôt celui d'un ange gardien veillant sur le hors-la-loi qui défie les flics (moyennant quand même un peu d'argent, soyons réalistes). Il y a les chauvins fiers de voir le pays gagner un tournoi de foot ou d'autres choses, moi c'est lorsque nous exportons une actrice fascinante de beauté du côté d'Hollywood que je ressens une petite émotion patriotique.

Hier, passé la matinée plongé dans *Les deux Beune* de Michon. Quand on aime on a envie de citer. Voici donc un fragment de prose michonienne qui m'enchanté au plus haut point. Yvonne, l'intensément désirable Yvonne, la marchande de tabac qui rend le narrateur fou de désir, vient de faire son entrée dans l'auberge du village. Le narrateur, qui marchait sur ses pas en

contemplant le chignon relevé sur la nuque, imaginant la chair dissimulée sous le manteau de fourrure, entre à sa suite. « Elle s'arrêta contre le flipper qui était resté allumé. Sa hanche le touchait. Ses cheveux étaient à la hauteur où clignote au fronton le *game over*. *Big Indian* impavide la toisait. Elle y était enfin, offerte sur le flipper. Sa main derrière elle en effleurait le rebord, puis l'étreignait avec force : elle s'y retenait peut-être, elle serait tombée. Tous, sauf Jeanjean qui ne regardait rien, la regardaient dans un parfait silence. Sa main sur l'arête d'acier du flipper se crispa d'avantage. Les durs reflets fluo éclataient dans ses bagues. » Il ne faut pas hésiter à recopier les passages qu'on aime et si possible, les relire à voix haute sans crainte du ridicule. La beauté n'est jamais ridicule.

Il est 22h45. Je cherche un moyen de ne plus me sentir perdu et en pleine confusion. D'abord, du piano. Liszt fera parfaitement l'affaire. Que faire ? J'ai surtout besoin de rester sans rien faire. Vitale besoin de rien. Trop de choses autour de nous en ce moment, trop de questions matérielles, de sommes d'argent. On ne parlait que de ces choses à la maison et je m'étais juré de m'en protéger en me tenant à l'écart. Le vœu du petit garçon n'avait aucune chance d'être exaucé. Il s'agit de vivre au milieu de tout ça sans perdre la trace de son « trésor intérieur » (comme dit un maître zen). Je suis déjà passé par là. L'âge présente un avantage : on sait que rien n'est là pour durer. D'ailleurs ça va déjà mieux. Merci Liszt, c'était parfait. Et maintenant, au lit avec la biographie de Kafka.

« Dans un tel univers, la formule goethéenne « au commencement était l'action » (devise éminemment mozartienne ou beethovénienne) perd son sens au profit de : « Au commencement était le rêve. » L'impulsion créatrice ne vise pas à inciter à une transformation inutile et promise à l'échec, mais elle tend à valoriser le rêve qui seul compensera et dépassera un état de fait dont aucune rébellion n'a de chance de venir à bout. » Brigitte MASSIN, extrait de la notice consacrée à Franz Schubert dans l'Universalis.

Je ne sais pas bien pourquoi ce passage m'a plu. Je l'ai noté dans l'espoir de comprendre un jour.

J'ai cru voir Xavier Dupont de Ligonnès. Cela a duré l'espace de quelques secondes, le temps qu'il passe en marchant devant ma voiture sur le parking de Super U. J'étais en train de glander dans ma voiture en attendant le retour de mon épouse quand ce type ayant une vague ressemblance avec le personnage central du célèbre fait divers est passé devant moi. J'ai ressenti la petite décharge qu'on a lorsqu'on voit une personne connue dans l'espace public. Pendant que je regardais le pseudo Dupont de Ligonnès, celui-ci n'a pas jeté de coup d'œil dans ma direction. Les gens sont souvent perdus dans leurs pensées ; ils me « calculent » rarement, c'est ce qui rend l'observation en ce lieu si intéressante. Si nos regards s'étaient croisés (et bien sûr si cela avait été vraiment lui), il aurait pu penser que je l'avais identifié, vouloir faire disparaître un témoin gênant. Après son passage, très rapidement, je me suis dit que c'était débile, que la police devait recevoir tous les jours des messages de personnes persuadées de l'avoir reconnu. En plus, il ne lui ressemblait pas beaucoup (mais on peut avancer qu'il pourrait avoir eu recours à la chirurgie esthétique). En revanche, on ne voit pas ce qu'il viendrait faire sur le parking du Super U de Binic.

La journée n'avait pas bien commencé avec une info sur la disparition massive des oiseaux en Europe qui a immédiatement déclenché un élan d'irritation envers l'inertie du gouvernement et l'arnaque de sa « transition » bidon. Puis, soleil et ciel bleu. Passage d'un sympathique employé venu relever le compteur d'eau, bien remonté contre le maintien du modèle d'agriculture intensive responsable de tant de dégâts. Ensuite, promenade pendant la visite d'un acquéreur potentiel pour la maison, visite qui s'est semble-t-il bien passée. Un jour futur, si jamais je repense à cette journée, il est possible que j'en conserve un bon souvenir légèrement teinté de mélancolie, comme pour toutes les choses passées qui ne reviendront jamais.

Il en faut peu pour se sentir bien. Une belle lumière, un peu de lecture, beaucoup de musique. Je suis en train d'écouter *Natty Dread*, mon disque préféré de Bob Marley. Il doit y avoir un truc dans l'air ce matin qui m'a donné envie de le mettre alors que je ne l'avais pas réécouté depuis fort longtemps. C'est mieux s'il y a un texte ou un dessin en cours qu'on reprend au gré des envies. *So Jah Say, Rebel Music*. Impression de danser en restant assis et de planer en ayant pris seulement un peu de chicorée en infusion.

J'ai passé tellement de temps à ne rien faire pendant les dix-sept années où j'ai vécu en Normandie. Pour être actif, il est peut-être préférable d'être enfermé dans une petite pièce au milieu d'un environnement hostile. Nous avons trouvé une petite maison dont le vaste jardin donnait directement sur la Seine. J'étais tout le temps fourré dehors, assis au bord de l'eau, sous un arbre ou dans l'abri à bois lorsqu'il pleuvait. En hiver, je faisais des feux avec les branches ramassées dans le petit bois. On ne pouvait discerner aucune présence humaine aux alentours (à part quelques coups de feu de chasseurs qui éclataient parfois dans l'île). Certains matins brumeux, le paysage ressemblait à une peinture de Monet. C'était une solitude étrange, presque monastique, en compagnie de la nature. Je m'y suis entièrement consacré.

Le père d'un ami au collège écrivait un roman. Son activité était entourée d'un halo de mystère et de fascination respectueuse. Cela m'impressionnait énormément. L'écriture de son livre s'est étalée sur de nombreuses années, une bonne dizaine d'après mes comptes. Une fois, mon ami était entré dans les détails de l'activité littéraire de son père et m'avait expliqué sa manière de procéder. Chaque jour, m'avait-il dit, son père travaillait sur une phrase qu'il peaufinait jusqu'à ce qu'elle lui donne entière satisfaction. Lorsqu'il en avait fini, il s'arrêtait. Sa journée était finie. Il partait faire un tour au bistrot. Un peu après les années de lycée, le livre a été publié et j'ai eu droit à un exemplaire. J'ai eu la surprise de découvrir un texte impossible à lire. Chaque phrase était entortillée, surchargée et d'une telle densité que l'ensemble était simplement illisible.

Martin Amis. Dans les années 90, il m'avait donné envie de lire plusieurs de ses romans. *L'information*, roman vertigineux sur la relation en miroir inversé de deux écrivains, m'avait particulièrement marqué. Il faut absolument que je le reprenne lorsque j'aurai débarrassé ma bibliothèque (tout comme il faut que je relise *Ada* de Nabokov) parce qu'on n'épuise pas ce

genre de livre à la première lecture. Nabokov, ce n'est pas un hasard si je pense à lui. Il figurait parmi les maîtres que Martin Amis vénérât, tout comme Saul Bellow que j'ai découvert (et beaucoup aimé) grâce à lui.

Dans une lettre à Felice, Kafka fait part de son inquiétude. Il se demande s'il n'est pas « vraiment perdu pour les rapports humains. » et évoque à ce sujet une journée passée avec sa sœur. Il assure qu'il l'aime et veut « s'occuper d'elle », seulement voilà : « après 3 ou 4 heures passées à voyager ensemble, à prendre le train ensemble, à petit-déjeuner ensemble, j'ai pris congé d'elle pour aller au tribunal » et à ce moment-là, écrit-il à Felice, « je me suis senti heureux, j'ai littéralement respiré, je me suis senti plus à l'aise dans la solitude que je ne l'avais été à aucun moment avec ma sœur. » Kafka demande à sa correspondante s'il lui est déjà arrivé « quelque chose de semblable » avec, précise-t-il, « une personne que tu aimais. » Nous ne connaissons pas la réponse de Felice mais moi je peux répondre par l'affirmative. Oui, il m'arrive même souvent de ressentir un immense soulagement, un sentiment de légèreté et de bien-être sans équivalent au moment précis où je me retrouve enfin seul après avoir été privé de solitude pendant plusieurs heures. Et comme Kafka, il m'arrive de me demander si c'est grave.

Le travail d'un chanteur s'inscrivant dans la tradition du folksinger consiste à écrire des chansons et à monter sur scène régulièrement. Expliquer pourquoi la continuation de cette mission par Bob Dylan (82 ans hier) est importante aux yeux de certaines personnes (dont je fais partie) serait au-dessus de mes forces. Ou alors il faudrait consacrer tout un livre à ma « vie dylanienne » qui a commencé vers l'âge treize ans. Il y a une chanson de Dylan pour chacun des moments heureux ou malheureux qui ont compté (ces fameux crossroads dont parle le blues). Amis, copines, épouse, fiston, tout le monde a dû cohabiter avec lui et j'ai plus d'une fois senti une pointe d'irritation, peut-être de jalousie, envers ce chanteur américain à la voix nasillarde qui captait une si grande part de mon attention. Je demanderai bien sûr qu'on passe une de ses chansons à mon enterrement mais je n'ai pas encore décidé laquelle.

Il m'arrive parfois cette chose troublante : sans raison apparente, je me mets à penser à une personne connue (artiste, écrivain, cinéaste, musicien ; jamais politicien ou businessman) et, peu de temps après, j'apprends que la personne en question vient de mourir. Pour un esprit cartésien, cela peut paraître saugrenu voire ridicule, je le sais et ne m'en soucie guère. C'est ainsi et cela vient de se produire hier avec Jean-Louis Murat. Je n'avais rien écouté de lui depuis longtemps, à part *Cheyenne Autumn* que je me passe de temps en temps (*L'ange déchû, Si je devais manquer de toi...*). La sortie d'un « Best of » m'avait donné envie de réécouter des titres que j'avais aimés comme *Le lien défait*. Murat est parti dans le train bleu, il laisse derrière lui beaucoup de belles chansons.

Les vieillards et les morts, ça va un moment. Nous sommes quand même au printemps, même si cela ne saute pas toujours aux yeux. Le gros pull n'est pas encore rangé et on a plutôt tendance à écouter Nick Drake ou Van Zandt que Chuck Berry. Mais qu'on se rassure : cela passera

comme le reste. Tournons-nous donc vers les bonnes nouvelles ! On peut ainsi se réjouir pour les actionnaires de Total Energies ou des autres entreprises du CAC 40 qui engrangent des bénéfices record. Tout n'est pas noir dans notre beau pays. Il y a même des coins de ciel ultra-bleus pour ceux qui se donnent le mal de traverser la rue de la Paix (lorsqu'on l'a dans son jeu, on ne peut plus perdre la partie).

« Aimer, rêver, sentir, apprendre, comprendre, je puis tout, pourvu qu'on me dispense de vouloir, qu'on m'affranchisse de l'ennui et de l'effort d'agir. C'est ma pente, mon instinct, mon défaut, mon péché. » Amiel, *Journal intime*, 24 avril 1862. Je partage, hélas, cette pente. Sinon, pour quelle raison lire tous les jours ou presque un passage de ce *Journal* qui présente un catalogue assez complet des joies et des peines du glandeur solitaire, méditatif et contemplatif, absorbé par la joie de regarder s'écouler « le torrent de la vie ». Je me fais également la leçon, tentant en vain de m'imposer des règles d'action pour palier à un manque de désir et de volonté.

A 20 ans, j'avais l'impression d'avoir pris un terrible coup de vieux. Et c'était vrai : j'avais changé physiquement. Mais ce qui me désolait, c'était surtout l'adieu à l'adolescence. Quant aux métamorphoses résultant du massacre opéré par le temps (ou par Saturne, comme chantait Brassens), je n'avais encore rien vu. A trente ans, j'étais déjà pratiquement chauve et je n'avais plus aucun point commun avec les stars du rock auxquelles je rêvais de ressembler quand j'avais 15 ans. A quarante ans je trouvais, par comparaison avec d'autres adultes du même âge, que je m'en sortais pas trop mal (toujours faire jouer la comparaison quand elle est à notre avantage et prétendre y être indifférent dans le cas inverse). A 50 ans, ce n'est pas pour me vanter, mais j'étais peut-être dans ma meilleure période. Au moment où je vais passer la case « 65 », je ne me fais pas d'illusion. On a pu voir comment les choses se passent pour les autres : ils se sont levés un matin et ils s'étaient pris dix ans d'un coup.

– Tout individu qui écrit, continua Pierre, tend à basculer dans la fiction par le simple jeu du passage par le langage. Cette dimension fictionnelle est souvent niée lorsqu'elle apparaît en dehors des domaines réservés aux récits et aux histoires, mais elle est présente quel que soient le statut et l'intention du texte.

– Les politiciens l'ont bien assimilé. Ils demandent régulièrement à leurs conseillers en communication des narratifs susceptibles de susciter l'adhésion de l'opinion.

– Et cela marche de moins en moins. Qui peut encore se laisser influencer par les fables du pouvoir ?

– Je me demande comment on appelle un récit auquel personne ne croit, demanda Claire. La réponse, s'il y en eut une, se perdit dans le bruit d'une rafale de vent qui agita les genêts le long du sentier.

Dans *Kafka ne veut pas mourir*, Laurent Seksik écrit à propos d'Ottla, la sœur qui fut la plus proche de Franz, qu'elle ne voyait aucune différence entre les correspondances, le *Journal* et les récits de son frère. « Dans les lettres, la femme devenait un être de papier. C'était l'inverse du processus romanesque – quand un être imaginaire prend vie sous la plume et la fiction des

airs de réalité. » Un peu plus loin, Seksik décrit Ottla se demandant si l'absence de limite entre réalité et fiction observée chez son frère ne constitue pas « un symptôme de folie douce ». La croyance en une séparation bien délimitée en est-elle une autre ?

Je remplis pour quelque temps la fonction d'infirmier et de garde malade. Les journées s'écoulaient lentement et paisiblement. La question de l'emploi de temps ne se pose pas. Lorsque je ne suis pas occupé, je lis un peu de tout : un passage du *Journal* d'Amiel, un bout des *Essais sur le bouddhisme zen* et aussi un entretien avec ce grand allumé de Jodorowsky. On pourrait qualifier ces lectures d'inutiles, voire de fumeuses, mais c'est la raison pour laquelle je les apprécie : on n'y apprend rien qui puisse être utile. Et puis il y a les textes sur Kafka dans lesquels je m'enfonce de plus en plus comme si une force attractive m'entraînait malgré moi au-devant d'une obscure vérité qui me concerne directement.

La date de l'anniversaire est une occasion d'expérimenter la manière dont les différents points de vue peuvent changer la façon d'envisager un fait. Je connais par exemple une personne qui ne supporte pas que ses anniversaires soient évoqués sous prétexte que chacun d'entre eux la rapproche de la tombe. Je peux constater que ceux qui voient les choses ainsi - « au soleil couchant » comme dit le Yi King - ne semblent en retirer ni détachement ni insouciance. Le jour de leur anniversaire, ils sont maussades. J'ai tendance à voir les choses différemment. Quand j'avais 20 ans, non seulement je me sentais vieux mais j'étais persuadé que j'atteindrai difficilement la trentaine. Une vieillese paisible me paraissait alors hors d'atteinte. J'ai tendance à adopter le point de vue du rescapé qui n'en revient pas d'être encore là à trainer sa carcasse en ce monde bizarre et qui s'étonne chaque jour de continuer à exister.

J'ai quand même l'impression de passer beaucoup de temps à attendre. Attendre quoi ? Cela reste vague. Je l'avoue : j'aime l'attente et je l'aime pour elle-même, indépendamment de ce qui est attendu. Elle ne comporte ni motif de satisfaction ni raison de se sentir déçu ou attristé ; l'attente est neutre, comme les salles qui lui sont consacrées. Lorsque nous attendons, nous sommes davantage disponibles aux rencontres, à l'imprévu, à ce qui peut survenir. On n'attend pas un évènement qui viendrait tout bouleverser ; on se contente de peu. On devient attentif à des choses infiniment discrètes, à la limite de l'invisible. Lorsque quelqu'un s'excuse de m'avoir fait attendre j'ai toujours envie de lui répondre : « Mais pas du tout ! Ce fut un plaisir. »

Souvent, un ou deux écrivains m'accompagnent pendant une période plus ou moins longue. Les accompagnateurs du moment sont donc Musil et Kafka. Le voisinage s'est fait de manière fortuite : j'arrive à la fin du deuxième tome de *L'homme sans qualités* (applaudissements). Le grand roman de Musil est resté inachevé (comme ceux de Kafka) et les derniers courts chapitres sont constitués d'esquisses, de notes, un peu comme les démos dans les rééditions des disques de rock. Pour Kafka, c'est l'homme plus que l'œuvre qui nous accompagne à travers sa biographie et un roman bien documenté sur sa fin. Les deux écrivains s'étaient connus et s'appréciaient mutuellement. Musil avait demandé à Kafka de participer à la revue littéraire dont il s'occupait. Ce fut une bonne nouvelle pour Kafka qui envisageait alors de démissionner

de son emploi et de se consacrer à la littérature mais il considérait qu'il n'avait « rien » à donner à part un texte qui traînait depuis un moment et que personne ne se pressait de publier. Il s'agissait d'une nouvelle appelée *La Métamorphose* et il l'envoya. Mais l'éditeur renonça à la publier malgré le soutien insistant de Musil.

On insiste, avec raison, sur le choix qu'a fait Max Brod de ne pas suivre les dernières volontés de son ami en ne détruisant pas les écrits en sa possession : nous lui devons beaucoup en tant que lecteurs. On parle moins de Dora Diamant, la dernière compagne de Franz. Elle avait accepté de brûler des manuscrits à la demande de l'écrivain malade qui ne pouvait plus bouger ni parler. Après la mort de Kafka, Dora avait conservé dans une malle 36 lettres et un ensemble de carnets qu'elle avait refusé de remettre à Brod. En 1933, lors d'une perquisition à son domicile, des membres de la Gestapo s'emparèrent de la malle dans laquelle ils pensaient pouvoir trouver des documents concernant les activités du groupe communiste dont le mari de Dora faisait partie. Les précieux documents ne furent pas retrouvés.

En voyant une ancienne publicité pour les cigarettes de la marque Benson & Hedges (paquet doré, logo élégant), je réalise que tout un pan, marginal mais néanmoins révélateur, de notre monde passé, a disparu avec l'apparition des repoussants emballages certes conçus à cet effet. Fabriquer de la laideur et défigurer ce qui pouvait rester de beau, on sait faire. Je me souviens de ces blondes qu'on fumait en cachette dans les toilettes en les agitant légèrement pour éviter qu'elles dégagent trop de fumée. Je n'avais pas assez d'argent de poche pour m'en payer mais il y avait un interne qui ne fumait que cette marque auréolée de prestige. Comme il n'aimait pas trop consommer ses cibiches luxueuses seul en guettant chaque bruit pour détecter l'arrivée éventuelle d'un surveillant, il m'invitait à partager.

Nous vivons simultanément sur deux niveaux de conscience. On s'y fait, ou du moins c'est l'impression que nous avons, mais certains soirs le caractère étrange de cette stéréo apparaît plus fortement. Conscience individuelle : vous savourez une petite programmation musicale décomplexée de boomer régressif, une compilation maison consacrée aux Who. Parenthèse : nous avons oublié à quel point ils avaient été excellents depuis les perles pop teintées de psychédéisme des années 67-68 jusqu'au rock *heavy* mais jamais pesant de *Live at Leeds* (l'une des galettes qui a le plus tourné sur mon petit électrophone portable en plastique rouge). Conscience collective : en atterrissant, impossible d'échapper au climat pour le moins tendu qui règne dans le pays et à la violence qui suinte de tous côtés. De temps en temps, ce qui était soigneusement dissimulé par le récit officiel - le « narratif » des communicants – resurgit brutalement. Nous sommes dans un de ces moments. Il y en aura d'autres.

Le neutre, c'est « tout ce qui esquivé ou déjoue ou rend dérisoires la parade, la maîtrise, l'intimidation. » Parade, maîtrise, intimidation. Chaque mot renvoie à ce que nous avons sous les yeux (et pas seulement en période de « crise »). La citation est extraite de l'article de Philippe Lançon (dans *Libération*) consacré à la parution du cours de Roland Barthes. L'article est stimulant ; il peut éventuellement indiquer une sorte de stratégie face à ce que nous

subissons. Esquiver, déjouer, rendre dérisoire : ce sont des pistes qui peuvent s'avérer salutaires. Il s'agit, cela paraît central, de « suspendre le narcissisme » et de « dissoudre sa propre image » en tentant d'échapper à ceux - institutions, groupes ou individus - qui essaient de nous imposer leurs injonctions et leurs certitudes. Parmi les figures du neutre, la fatigue intéresse Barthes en ceci qu'elle semble incompatible avec l'arrogance. Il formule à ce sujet une sorte d'anti-slogan qui me convient assez bien : «... si nous ne voulons pas être arrogants, soyons fatigués. » Cela tombe bien, je le suis de plus en plus.

26 juillet

J'ai passé une partie du mois sans ordinateur. Passage de l'abondance à la rareté. J'avais trop de choses à lire sur internet, j'en ai eu subitement beaucoup moins en revenant au papier. Toute ma bibliothèque est dans des cartons. Saisi par la peur du manque, j'ai commencé par faire l'inventaire de mes provisions : les deux livres disponibles étaient *L'homme sans qualités* dont il me restait 232 pages à lire et *La généalogie de la morale* que j'avais à peine commencé dans une salle d'attente. Les journées s'étiraient considérablement. Pour m'occuper entre deux séances de lecture, je prenais des notes pour un roman d'aventures à l'intrigue floue. Bien sûr je ne savais pas où j'allais. Une phrase de Musil m'a réconforté. « Agir sans réfléchir, car un homme ne va jamais aussi loin que lorsqu'il ne sait pas où il va. »

Les appréciations des artistes ne présentent, selon Nietzsche, aucun intérêt pour la raison suivante : « Ils furent de tout temps les humbles valets d'une morale, d'une philosophie ou d'une religion ; sans compter que trop souvent, hélas ! ils ont été les courtisans dociles de leurs admirateurs et de leurs fidèles, les flatteurs éhontés des puissances d'ancienne et de fraîche date. » Il leur faut « une autorité sur quoi se fonder : les artistes ne vont jamais seuls, l'allure de l'indépendance est contraire à leurs instincts essentiels ». *La généalogie de la morale*

Question : cette affirmation est-elle encore valable en notre époque de subventions, d'aides à la création et de soumission aux lois du marché ?

J'ai lu la nécro de Robbie Robertson par Philippe Garnier dans *Libération*. J'avoue avoir été déçu. C'est froid, factuel, distancié. Il manque l'essentiel : la légende et les rêves qui vont avec. La maison rose à Woodstock, les enregistrements du sous-sol pendant que tout le monde se demandait où était passé la « voix de sa génération ». En 2001, l'une des premières choses que j'ai faites lorsque j'ai branché mon gros ordinateur tout neuf a été d'enquêter sur les mythiques *Basement Tapes*. On savait que le disque officiel sorti en 75 ne représentait que la pointe émergée ; des bandes circulaient sur des disques pirates (dont le fameux *Great White Wonder*). Sur un site consacré au groupe The Band, on pouvait lire la liste des titres contenus sur cinq disques compacts. L'exaltation était à son comble, le modem chauffait. A force de recherches, j'ai fini par tous les trouver, prêts pour la gravure avec pochette incluse. Si on m'avait demandé, j'aurais été prêt à payer une somme déraisonnable. La beauté n'a pas de prix. C'est à mon avis l'un des meilleurs endroits pour apprécier le jeu de guitare subtil, nerveux, varié et inventif de Robertson. Comme à son habitude, Bobby démarre sans prévenir ; après quelques ponctuations

discrètes, la guitare invente un accompagnement impeccable, place un solo concis et mélodieux puis crée souvent un arrangement complet avant la fin du morceau.

Le single de Dylan avec *Mixed Up Confusion* et *Corrina, Corrina*.

J'avais vu la pochette dans la pile de disques de mon beauf. Elle tranchait avec sa collection de disques de rock n' roll qui paraissaient vieillots à l'époque alors qu'ils n'avaient qu'une petite vingtaine d'années. Cette photo sur la pochette m'avait fasciné. Le chanteur pensif assis devant son piano, la bottine, le gros micro qu'on retrouvera sur la pochette du premier volume des Bootleg Series. Pas vu le nom du photographe mais il s'agit très probablement de Robert Kramer.

Sympa, ces injonctions bienveillantes qui nous incitent à « lâcher prise ». Le seul petit problème c'est qu'il faut continuer à faire semblant de ne pas s'en foutre complètement. Faire semblant de prendre au sérieux les préoccupations du moment. Le reproche – pour ne pas dire l'accusation - que j'ai le plus souvent entendu, et à différents âges, est probablement celui de « m'en foutre de tout ». Hélas, je n'ai pas atteint ce niveau de détachement mais j'y travaille.

Le camion-citerne des « Combustibles de l'Ouest » vient de passer sous ma fenêtre. Je venais de supprimer un texte qui ne venait pas bien et que je corrigeais en vain. La vie est tellement plus forte que nos pauvres tentatives pour faire entrer un peu de surprise et d'imprévu dans les mots et les phrases. Dans un livre que je viens de lire, j'ai bien aimé la définition de l'improvisation comme le « refus de prévoir ». Commencer sans connaître la suite, découvrir la route au fur et à mesure, laisser le hasard opérer des choix, je ne connais pas d'autre méthode. Je ne suis donc pas en mesure de comparer avec d'autres façons de faire. Je peux juste dire qu'avec l'improvisation on s'ennuie rarement mais on est souvent inquiet pour la suite.

Ici, la fin de saison a déjà commencé sur la plage et aux alentours. Comme pour tous les rituels saisonniers, les dates sont un peu chamboulées mais cela ne change pas grand-chose à l'ambiance et aux effets produits. Il est étrange de constater que même lorsqu'on n'est plus concerné depuis plusieurs années, l'approche d'une rentrée continue à agir à la manière d'un membre fantôme. Il est bon de savoir qu'il ne s'agit pas d'un vrai coup de blues à l'idée de revoir personnel de direction, collègues et élèves dans un décor désolant mais d'une simple réactivation provoquée par de longues habitudes. Ce rappel s'accompagne d'une forme de soulagement et même, certains jours, peut déclencher une légère euphorie.

*

« Connemara ». Aucun rapport avec la chanson qui a agité récemment l'opinion. J'ai trouvé sur le net le roman de Nicolas Mathieu qui porte ce titre et en ai commencé la lecture. Je ne dirai pas qu'il s'agit de grande littérature mais ça se lit agréablement, un peu comme on regarde une série réussie avec des personnages assez caricaturaux pour présenter des types contemporains. C'est l'occasion de voir comment vivent les gens (sans avoir à les côtoyer) : quelles sont leurs occupations, leurs inquiétudes, leurs attentes ? Nicolas Mathieu sait y faire ; il est capable de

décrire la réunion de travail d'une consultante avec des décideurs, jargon d'entreprise et tics de langage inclus, en donnant au lecteur l'impression d'assister à la scène. Pour l'instant, c'est conforme à ce que j'en attendais. Mais j'en suis à 6% du fichier EPUB. A suivre donc.

*

Fin août 74, j'écoutais *On The Beach* sur la chaîne stéréo que je m'étais payée avec le salaire de mon premier job d'été. A cet âge (16 ans), toutes les expériences sont prétextes à rêveries. Rouler sur une mobylette bleue cheveux au vent sur la route de La Ferté-sous-Jouarre où je travaillais comme vendeur dans une quincaillerie, c'était comme filer en Harley-Davidson sur la route de Los Angeles. Le commerçant avait dit que je n'avais « pas gagné le cent mètres » ; il faut croire que les rêves ralentissent l'activité du salarié. Assis sur le rebord de la fenêtre de ma chambre tandis que le soir tombait sur le jardin, personne ne venait me déranger pendant que j'écoutais pour la centième fois *Ambulance Blues* en fumant une Kool dérobée à ma mère.

*

J'éprouve souvent (« toujours » serait plus exact mais légèrement grandiloquent) une forte réticence au moment de me mettre à écrire. Pourtant, j'aime ça ; surtout quand c'est fini et que le résultat paraît, à tort ou à raison, à peu près satisfait. S'agissant du dessin, je sens l'envie monter et je peux sentir avec précision lorsque le moment est venu de se lancer. Avec l'écriture, je passe par une sorte d'aversion du type « n'importe quoi sauf ça ». C'est le signal que le moment est venu de commencer une séance d'écriture. En général, la nausée se dissipe assez rapidement, dès les premières phrases. Je sens alors que je respire plus amplement ; je suis dans l'eau du langage et je nage. Mais ce bien-être, cette liberté, ne durent pas. Il suffit de peu. Par exemple, si je suis interrompu - comme c'est le cas à cet instant où on m'appelle -, je me dis que ce que je m'apprêtais à écrire ne présente pas d'intérêt et qu'on pourra très bien s'en passer. Fin de la séance.

*

Les romans comme celui de Nicolas Mathieu qui décrivent fidèlement l'existence de certains de nos contemporains suscitent chez moi une curiosité proche du voyeurisme. J'apprécie dans un premier temps d'être transformé en homme invisible capable d'entrer en toute discrétion dans des bureaux, des voitures, des appartements où des gens sont en train de se débattre avec des vies ordinaires. Mais assez rapidement, ce réalisme crédible a tendance à me peser. Si j'ai éradiqué de mon quotidien à peu près tout ce qui est décrit ici en détail, il y a des raisons.

*

Ecrire pour écrire, n'est-ce pas la meilleure occupation lorsqu'on a passé la journée de la veille à des tâches physiques qui vous laissent au matin avec un cerveau embrumé et des douleurs dans les muscles ? A noter : cet état de fatigue n'est pas désagréable pour un oisif condamné à partir pour de longues promenades s'il veut avoir une chance d'échapper à l'insomnie de 4 heures du matin. Et puis quelle bonne excuse pour flotter toute la matinée sans bouger dans son marécage. Je n'ai même pas envie de musique. J'apprécie les bruits qui arrivent de la salle de bain derrière la cloison du bureau. C'est peut-être ça, le charme de l'extrême fatigue : ne pas avoir la force de s'extraire de l'instant présent.

*

L'algorithme de Facebook croit que je suis susceptible de m'intéresser aux Volleyball girls alors que ces corps trop musclés ne me séduisent pas du tout. Désolé petit robot mais tu peux remballer tes sportives difformes, elles ne me font pas rêver. Heureusement, pour compenser ce léger désagrément, je viens de mettre la main sur un album de Jonathan Richman intitulé « Her Mystery Not Of High Heels And Eye Shadow ». L'ancien chanteur des Modern Lovers a sorti une grande quantité de disques en solo. Je vois que celui-ci est sorti en 2001. J'ai dû le découvrir quelques années plus tard à un moment où je flottais sans raison particulière sur un petit nuage de joie. Je prends plaisir à réécouter ces chansons qui répandent sur la matinée grisâtre un sentiment de légèreté et d'insouciance teinté de douce mélancolie.

*

Et puis il y a les petites joies un peu ridicules mais néanmoins intenses. Hier, j'ai passé du temps à essayer de faire fonctionner le graveur de CD dont nous avons fait l'acquisition récente. Je sais, il s'agit d'un support archaïque mais dans la vieille Kangoo il y a toujours un lecteur et dans le séjour également. J'ai mis tout mon cœur pour faire la playlist idéale de ce début de septembre. Au moment d'écouter le résultat sur la chaîne, il y a eu d'horribles scratches. Ce fut le départ d'une enquête avec consultation de discussions sur des forums etc. Finalement, nous avons fini par trouver l'origine de la panne. La chaîne n'avait pas servi depuis longtemps ; il y avait du mois sur la cellule. Instant de grâce lorsque la voix de Bashung s'est élevée dans l'espace. «Au large les barges se gondolent dans le roulis ».

*

Nous ne savons pas comment les autres perçoivent le monde qui s'étend autour de nous. Pour moi, cela se présente en général comme un majestueux bordel. Lorsque je ne suis pas seul, j'essaie de ne pas laisser apparaître mon étonnement, ma surprise, parfois mon émerveillement devant le miroitement des choses. Il s'agit, pour ne pas se faire remarquer, de prendre un air blasé ; mais je reste souvent abasourdi devant les compositions, les jeux de lumière sur les volumes (sans parler des ciels qui surplombent tout ça). Il arrive qu'on me rappelle à l'ordre en me reprochant d'être "ailleurs". Je l'avoue, je ne suis pas toujours de plain-pied avec le monde commun, balisé, élucidé. Mais je continue à faire des efforts.

*

Mercredi 6 septembre. Il est 18 heures. Je suis écroulé dans la chaise longue du bureau avec l'ordinateur sur les genoux. J'écoute la Gnossienne n°1. J'ai poncé un pan de l'armoire, fait un dessin au crayon de couleur. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne s'agit pas d'une technique facile même si les enfants l'utilisent. On ne peut pas vraiment corriger, ce qui génère une certaine tension. Mais la raison de la fatigue qui s'est abattue en fin d'après-midi est ailleurs. Elle est affichée en bas de l'écran à gauche : 25°C. Dans beaucoup de régions, ce serait de la fraîcheur. Ici, c'est la canicule et nous manquons d'entraînement.

*

Pendant que je dessinais un coin de zone commerciale, j'ai pensé que ce qui sauvait ce genre d'endroit de la désolation totale, c'était les rares arbres. Arbres dont la présence imperturbable contraste avec l'agitation et la laideur ambiante. Arbres dont on se demande ce qu'ils font là. Ce sont des miraculés dont la survie est suspendue à une extension de parking, à la construction

d'un lotissement. Il y avait très probablement une vaste forêt de pins dans le coin. On pense à la BD de Crumb qui s'appelle, de mémoire, « Brève histoire de l'Amérique ». Nous en sommes aux dernières cases, lorsque les rescapés de la forêt primitive disparaissent dans l'indifférence générale. Et c'est ainsi que Crumb est grand et que l'art nous apporte un peu de réconfort dans le désastre ambiant.

*

(Re)vu *Gone Girl* de David Fincher. Je suis à peu près certain d'avoir vu ce film de 2014 mais je ne me souvenais de rien de précis. En dépit de grosses ficelles scénaristique (fausses pistes, coups de théâtre) que je voyais arriver sans surprise, je suis allé jusqu'au bout dans le but de savoir si le propos était bien ce que je croyais. Il s'agit bien d'un film sur les dangers de la vie conjugale. Cet aspect ne m'avait pas frappé à la première vision. Après deux heures et demie d'un thriller inégal, dans les deux scènes finales, les choses sont enfin dites clairement à travers quelques répliques sans ambiguïté. Lorsque l'époux fait remarquer à sa conjointe qu'ils ont été heureux pendant une courte période avant que le combat s'engage pour savoir qui aurait le pouvoir dans le couple, elle répond : « C'est le mariage ! » Un peu plus tard, alors qu'il vient de la traiter de connasse parce qu'elle refuse de le laisser partir, elle déclare fièrement : « Et comme toutes les connasses, je n'abandonne jamais. »

*

Le *Monde* revient sur la photographie du président Allende prise il y a 50 ans, casque de travers sur la tête, regardant en l'air les avions (hors champ) qui bombardent le palais présidentiel. Il avait mon âge. Quand je repense à cet évènement, j'ai 15 ans. En ce mois de septembre 73, je découvre la politique en passant de l'humour bon enfant de Pilote à celui nettement plus mordant de Charlie Hebdo. Les choses sont claires. Les méchants sont des militaires ; ils tuent et torturent les chanteurs et les poètes qui veulent partager les richesses monopolisées par les profiteurs avec le soutien de la CIA. Je m'engueule pendant les repas de famille avec les adultes qui me disent que c'est « plus compliqué ». 50 ans plus tard, j'ai l'impression que ma vision de la situation n'a pas fondamentalement changé. C'est grave, docteur ?

*

On annonce une exposition consacrée au peintre Gilles Aillaud au Centre Pompidou. Il a beaucoup peint des animaux dans des zoos. J'aime beaucoup ses peintures de plages à marée basse. J'ai découvert les œuvres de ce peintre par hasard dans une revue d'art contemporain intitulée *Eighty* qui, comme son nom l'indique, paraissait dans les années 80. Le principe était de présenter deux peintres avec beaucoup de reproductions, le tout pour une somme largement inférieure aux onéreux livres d'art et autres catalogues d'expo. A l'époque, je vivais de mes dessins ; j'étais donc très pauvre. J'avais acheté ce numéro pour Combas mais la découverte des peintures de Gilles Aillaud m'a séduit, on pourrait même dire envouté. Je ne sais pas si je pourrai me rendre à Paris pendant la durée de cette exposition mais j'espère qu'à cette occasion circuleront des documents (entretiens, etc.) sur ce peintre discret, qui se tenait volontairement en retrait tout en semant des indices intrigants au sujet de son univers pictural.

*

« Que peindre sinon l'énigme ? » C'est le titre d'un livre consacré à Philip Guston publié par les éditions de L'atelier contemporain. Dans le texte de présentation, on peut lire que le peintre

aimait citer cette devise inscrite en latin sur un autoportrait de jeunesse de Chirico. La formule va éclairer ma journée et probablement un peu plus. Un programme de travail pour le reste de ma vie ? Ce n'est pas impossible. En y repensant pendant l'insomnie de cette nuit, je me suis dit que le titre de mes dessins pourrait souvent être précédé par le mot « énigme ». Ce qui donnerait par exemple : « L'énigme du tas de bois », « L'énigme de la pelleuse ». Cela deviendrait vite répétitif. Et puis, on voit l'idée. D'ailleurs, j'ai toujours pensé qu'il valait mieux suggérer, laisser deviner. Surtout s'agissant d'énigmes irrésolues.

*

Ecoute de la bonne Country. Occupe-toi des arbres dans ton jardin. Reste une heure à ne rien faire. Tu sais maintenant qu'il n'y a rien à trouver. A chaque détour, c'est encore sur toi que tu retombes. Pense à la pause lecture. Arrête-toi sur une phrase, un mot. Et rumine bien le reste de la journée (comme disait l'autre dingo avec une grosse moustache).

*

J'essaie de retrouver le fil des pensées qui m'ont accompagné un moment tandis que j'astiquais les fenêtres. Le thème était la guerre. Je ne sais pas si c'est complètement à côté de la plaque, je ne suis pas un spécialiste, mais je me suis dit que la guerre en Ukraine faisait de plus en plus penser à celle de 14-18. Et là, aussi sec, j'ai repensé à mon prof d'histoire de 3ème, un bon qui avait réussi à nous faire sentir la durée des combats, l'horreur des tranchées et surtout, cela m'avait frappé, le cruel décalage ressenti par les soldats en permission lorsqu'ils découvraient les terrasses de café bondées, les parisiennes élégantes, etc., tout ce qui constituait la vie de "l'arrière". Ensuite, j'ai dérivé un peu - pendant que je traquais les traces sur les vitres - sur les lettres de guerre de Jacques Vaché telles qu'on a pu les lire dans l'édition intégrale. On y découvre des détails glaçants qui donnent la mesure de l'horreur traversée avec élégance par le dandy qui fascina définitivement André Breton. Puis j'ai reculé pour juger l'effet produit et l'ai trouvé satisfaisant. Avec les fenêtres, c'est qu'on peut voir le résultat de son travail.

*

Pour la revue de presse j'ai choisi quelque chose de reposant : Le Figaro Madame. La couverture annonce un « Spécial HOMMES » avec en sous-titre « La masculinité en mouvement ». Cela intrigue. Dans les premières pages, rien n'a changé depuis les années 80 ; c'est la continuité tranquille du long fleuve de publicités pour produits de luxe. Bonne nouvelle : le pouvoir d'achat de la bourgeoisie n'est pas touché par l'inflation. En revanche, il est très difficile d'extraire une information du flot de propos superficiels qui défilent et vous endorment le cerveau. Comme dans la salle d'attente de la dentiste, la lecture produit un effet soporifique. Une phrase comme « Ne pas s'abandonner à l'IA, mais ne pas la bannir non plus » semble conçue pour neutraliser votre cerveau. Et nous les hommes dans tout ça ? Et bien voyez-vous, « nous nous enfermons dans les stéréotypes qui sont nocifs pour tous. » Il s'agit en fait de faux articles (très courts) destinés à être rapidement survolés entre deux publicités. Il faut avouer que ça détend. Et on apprend quand même des choses. C'est le retour des grosses montres bling-bling. Même Louis Vuitton s'y met. J'informe les geignards qui pleurent sur l'écart de pouvoir d'achat entre les riches et les pauvres que la Montre Tambour "Street Diver" est en vente libre au prix de 9500 €. Pour ceux qui ne sont pas nés dans le seizième, il suffit de sauter un repas sur deux pendant quelques mois (je n'ai pas fait le calcul) et la montre en acier est à vous.

*

Les Stones en 2023 ? Le sujet est glissant. Chacun, surtout chez les boomers, a sa petite histoire plus ou moins forte avec eux, faite de joies intenses et de déceptions à la hauteur des espérances. C'est le sujet impossible par excellence. Tout le monde s'accorde sur deux ou trois idées reçues - pas forcément fausses d'ailleurs mais tellement rabâchées, prévisibles. Le cliché « plus rien à en attendre », on l'entendait déjà en 1976 pendant qu'on poireautait sous le cagnard avant de pouvoir entrer dans les Abattoirs de la Villette. Ce genre de refrain automatique est plus usant que le fait de voir les vieilles pierres continuer à rouler sans faire beaucoup d'étincelles mais en amassant un énorme paquet de mousse. Il faut se méfier des considérations collectives unanimes, surtout lorsqu'elles vont contre l'émerveillement. Maintenant que j'ai écrit cette phrase, il reste à préciser de quelle manière les vieux Glimmer Twins flanqués de leur compère Woody pourraient être susceptibles de nous émerveiller encore un peu. Et bien prenons la promotion du nouvel album. Sans préjuger de son contenu (le single, on le connaît déjà avant de l'avoir écouté), ce lancement me semble constituer une remarquable réussite artistique au sens warholien du terme. Pas mal quand même pour des octogénaires.

*

Dans la mesure des possibilités du moment, j'essaie de faire chaque jour une offrande. Cela peut être une photographie, un dessin ou une chanson chantée à tue-tête en passant la tondeuse comme ce matin, peu importe la forme. Le mot offrande est un peu gênant. Il a une connotation religieuse qui apparaît dans la première définition du Larousse : « Don fait à la divinité ou déposé dans un temple avec une intention religieuse. » Le problème avec les dieux, c'est qu'ils sont trop nombreux ; impossible de choisir (même si j'ai un faible pour certaines déesses indiennes qui dansent de manière lascive en agitant de nombreux bras). Il s'agit donc d'une offrande sans dimension religieuse, d'un « don volontaire et, le plus souvent, modeste. » (deuxième définition). L'important, c'est d'avoir fait du mieux qu'on pouvait. Tant pis si c'est un peu raté (ça l'est toujours plus ou moins) : on se sent mieux (ou moins mal) après.

*

Du temps des stylos et des cahiers, j'aimais beaucoup commencer une première page. A la fin de l'été, j'ai interrompu arbitrairement la rédaction des notes dans le « carnet » (un fichier numérique n'a pas de dernière page) en faisant « comme si » j'en commençais un nouveau dans le but de retrouver cette impression de nouveau départ. Un peu avant, j'avais tenté de revenir au cahier mais j'ai constaté que mon écriture était devenue illisible. Sur les vieux documents, je suis sidéré par la qualité de la graphie ; maintenant, lorsque je prends des notes sur un bout de papier, je dois retranscrire rapidement sur le traitement de texte avant que les gribouillis soient devenus indéchiffrables. Il faut hélas dire adieu aux cahiers et aux carnets en papier (sauf pour les dessins). Ceci dit, j'apprécie le travail sur ordinateur, la façon dont le texte s'affiche sur l'écran, les possibilités du copier-coller.

*

J'ai croisé de drôles de bestiaux cette nuit pendant mon sommeil. Je roulais sur une petite route qui serpentait entre des maisons basses. A un moment, j'ai aperçu sur le bas-côté deux animaux qui ressemblaient de loin à des gros chiens. En arrivant à leur hauteur, j'ai constaté avec étonnement qu'il s'agissait d'autre chose. Le pelage, sur lequel on pouvait voir des motifs arrondis, évoquait vaguement celui du léopard mais en plus terne, plutôt moche et sale, comme s'il s'agissait d'animaux errants. En les doublant j'ai pu constater qu'ils n'avaient pas des

gueules menaçantes de fauves mais des têtes allongées assez répugnantes mais pas très inquiétantes. Dès qu'ils m'ont vu, ils se sont approchés comme s'ils cherchaient de la compagnie (ou quelqu'un qui les nourrisse). Mon véhicule, une sorte de jeep entièrement décapotée, n'offrait aucune protection. J'ai fait des grands gestes en agitant un objet ce qui a eu pour effet d'en éloigner un. Mais le deuxième approchait de plus en plus à chaque mouvement et je n'osais pas le frapper franchement de crainte de déclencher son agressivité. Comme il s'agissait d'un mauvais rêve, le véhicule roulait lentement et n'avait aucune reprise.

*

La série documentaire consacrée à l'histoire de la musique Country nous apprend plein de choses sur les pionniers du genre. Parmi eux, le poète maudit Hank Williams me touche particulièrement. Comme le font remarquer plusieurs intervenants, les beautés des paroles de chansons comme *I'm So Lonesome I Could Cry* est universelle. Je vois Hank Williams comme l'équivalent de Robert Johnson pour le blues ou de Chuck Berry pour le rock. Des génies qui ont composé une grande quantité de classiques souvent repris par la suite et dont l'interprétation continue à nous émouvoir. Les enregistrements ne vieillissent pas. Il suffit d'écouter *You Win Again* ou *Cold Cold Heart* pour s'en convaincre.

*

Le truc, c'est de trouver la recette magique qui permet de revivre, au moins pour quelques instants hors du temps, vos treize ans. Chacun sa façon de provoquer le déclic. Pour moi, cela passe par ce que j'appelle les chansons pour auto tamponneuses généralement sortie en 1971 ou dans les environs. Quelques exemples : Creedence Clearwater Revival, *Hey Tonight* ; T. Rex, *Get It On*, Led Zeppelin, *Black Dog*. Dans le film *La Mule*, Clint Eastwood fait dire à son personnage : « Don't let the old man in. » Ne laisse pas le vieux grincheux s'installer à l'intérieur. Il rôde dans le coin, à l'affût, guettant la moindre faiblesse, un réflexe de mauvaise humeur ou de lassitude. Mets une de ces chansons de la jeunesse et écoute-la à fond. Cela devrait le maintenir éloigné pour quelque temps.

*

On a tort de décrier l'action des cabinets de conseil. Dans le domaine de la communication, ils font des merveilles. Parvenir à maintenir la population passive et docile dans un contexte économique où les ultras riches s'enrichissent tandis que tous les autres s'appauvrissent, cela relevait de la mission impossible. C'est pourtant ce qui est en train de produire sous nos yeux incrédules et admiratifs. Promener ainsi les foules affamées, leur faire oublier les affres des fin de mois difficiles, susciter et orienter leur ferveur vers des manifestations sportives, religieuses et historiques (le retour des rois à Versailles), croyez-moi, ceci demande une grande maîtrise dans l'utilisation des mots et des images au service du « narratif ». Et le meilleur reste à venir avec la frénésie collective des JO.

*

Revue de presse : aujourd'hui, *Beaux Arts Magazine*. Je ne vais pas loin. Je m'arrête sur la publicité qui occupe les deux premières pages (emplacement le plus cher, j'imagine). Pas d'image, du texte en noir sur fond blanc avec beaucoup de vide. Sur la première page on peut lire le mot « KERING » en gras suivi de la formule : « empowering imagination ». Sur la deuxième page il y a une sorte de poème en hommage aux « idées créatives » qui « se jouent

des règles, bousculent les conventions » et « nous rendent libres ». Quels émules de John et Yoko peuvent se payer deux pages pour rendre publique une déclaration de ce genre ? Je rentre le nom et la phrase et le moteur de recherche me conduit sur le site où on annonce, à propos du slogan en anglais : « C'est notre signature, notre promesse et notre engagement en tant que groupe de Luxe. » En se promenant sur le site (très bien fait) on peut voir défiler un programme de bonnes intentions concernant l'environnement, la place des femmes, le travail coopératif, etc. On se croirait chez une ONG spécialisée dans l'humanitaire. Mais lorsqu'on clique sur « conseil d'administration » on découvre que Président-Directeur Général s'appelle François-Henri Pinault (le fiston). On comprend que pour être chef d'entreprise et milliardaire, quelques qualités personnelles peuvent être utiles comme le fait d'appartenir à une famille de milliardaire. Autre enseignement : le capitalisme a changé. En 2023, les actionnaires ne sont pas uniquement motivés par les dividendes annoncés dans la rubrique financière du site ; il s'agit également (surtout ?) de participer au développement de la créativité pour tous, et accessoirement de sauver la planète et de protéger les femmes.

*

Je baigne dans la Country du matin au soir. J'aime depuis longtemps cette musique découverte par l'intermédiaire des Stones et, plus tard, d'Elvis Costello. Je connaissais assez mal son histoire et la série d'Arte vient combler les lacunes. Dans les chansons de ce genre très codé, les émotions liées à ce qui est raconté comptent beaucoup. Il est troublant de constater, lorsqu'on se penche sur les textes, qu'on les écoutait en ressentant les paroles à défaut de les comprendre de manière littérale. Dans un épisode de la série, il était question de Kris Kristofferson, un auteur-compositeur dont les chansons ont souvent été reprises. Les paroles sont très belles. *Sunday Mornin' Comin' Down* décrit le sentiment de solitude d'un type qui se réveille un lendemain de cuite un dimanche matin et marche dans une ville endormie. Avec la traduction en sous-titre et l'interprétation l'auteur, j'ai également redécouvert *Me and Bobby McGee*, chanson de dérive très cinématographique qui avait été un peu écrasée sous la performance vocale de Janis Joplin.

*

Pourquoi passer sous silence les journées plombées par des activités sans intérêt et une météo maussade ? Le miroir que nous créons sur les réseaux sociaux tend à donner de nos vies une image idéalisée. Pourtant il s'en faudrait de peu (légèrement moins de narcissisme, un soupçon d'originalité) pour que cette reconstruction s'apparente à une forme de création. J'ai l'impression que c'était parfois le cas dans les débuts d'Internet, avant l'arrivée des réseaux sociaux, mais il faut se méfier de la tendance à embellir le passé. On a déjà dit ici qu'il n'y avait pas de journées complètement perdues. Celle d'hier a quand même ressemblé à ce que, étant adolescent, j'appelais une journée pourrie, lorsque l'essentiel du temps est occupé par des besognes aussi passionnantes que le changement de fournisseur d'énergie (une occupation pleine de chiffres, de codes et de formulaires qui égale et peut-être dépasse en pesanteur la déclaration de revenus). En fin d'après-midi, la promenade sur la plage a dissipé les tensions et c'est d'excellente humeur, en écoutant Emmylou Harris et en m'apprêtant à regarder la fin du septième épisode de « Country Music : une histoire populaire des Etats-Unis », que j'écris ces lignes.

*

Revue de presse : le *Figaro Magazine*. C'est le weekend. Madame, confortablement installée dans un canapé, feuillette négligemment le supplément féminin tandis que monsieur, dans son fauteuil, lit des articles qui parlent des problèmes du monde actuel. Et ils sont nombreux. La couverture en cite trois : immigration, américanisation, décivilisation. En entrée, même gamme de publicités que pour madame : Rolex, Roche Bobois (« le french art de vivre »), des bagnoles. Et soudain, l'édito de Roquette. Lorsqu'il venait à la télé, du temps où j'en avais une, et où il était à *Valeurs Actuelles*, je me souviens d'un mec constamment irrité. Le vieux droitard fustige la politique du « pas de vague » en vigueur dans les rectorats et déplore l'humanisation impossible du monstre froid. Et je suis entièrement d'accord avec lui (sur ce point). Un peu d'info, quelques people (Marion Maréchal, Boris Cyrulnik, Sylvain Tesson). Un sondeur et "analyste politique" vient présenter sa vision du pays. Les intertitres sont percutants : « MAHOMET VERSUS MCDONALD'S », « LE VOTE ANIMALISTE, SYMPTOME DE DECHRISTINISATION ». On voit l'idée. Quelques pages culture et patrimoine avec de belles photos. On finit avec beaucoup de meubles et de lampes. Le lecteur du Fig Mag s'intéresse au design.

*

Ne pas écrire. Cela revient souvent dans le *Journal* de Kafka comme dans la correspondance : passé tant de jours sans écrire, pas écrit une ligne depuis mon arrivée, etc. Suit généralement une liste impressionnante de nuisances diverses, internes et externes, que Kafka décrit minutieusement, et qui interdisent l'accès à l'écriture de nouvelles ou de romans. Et puis il y a l'inverse. L'écriture de la *Métamorphose*, d'un seul jet, pendant une nuit blanche vécue sur le mode de la transe et qui le laisse au petit matin, après avoir écrit le mot « fin », dans une sorte d'extase qu'il n'aura de cesse de chercher à retrouver à travers différentes expériences toujours assez radicales. Dans le *Journal*, le récit de cette nuit fondatrice est précédé d'une série de plaintes douloureuses au sujet de l'impossibilité d'écrire. Je pensais à tout cela pendant l'insomnie de cette nuit. Je n'ai pas le souvenir d'en avoir tiré une conclusion.

*

J'ai exercé plusieurs métiers. Le premier job d'été dans la quincaillerie de La Ferté a été suivi par d'autres dans le même genre. J'ai été magasinier dans des supermarchés, j'ai fait le tri dans un train qui descendait de Paris sur Bordeaux, j'ai tenu plusieurs mois comme étalagiste chez André à côté de la gare Saint Lazare puis dans un centre de la Sécurité sociale. J'ai été vendeur au sous-sol du BHV deux jours par semaine. J'ai fait de la bande dessinée pendant une dizaine d'années et, simultanément, j'ai été serveur dans les wagons restaurant sur la ligne Paris-Dunkerque puis veilleur de nuit dans un hôtel à la République. Enfin, je suis devenu prof d'arts plastiques et cela a duré 25 ans environ. Je réalise que cela ne fait pas vraiment ce qu'on appelle une « carrière ».

*

Ce fut comme un voyage dans un pays moyennement exotique, un peu comme la Syldavie d'Hergé. Par moments, l'action était trépidante, chaque journée contenait une quantité inépuisable de rencontres et d'évènements. Pendant de longues années, le film s'est un peu traîné comme s'il était uniquement constitué de longs plans-séquence. Etant d'un naturel contemplatif, je me suis rarement ennuyé (ou je ne m'en suis pas aperçu). Bizarrement, en

Bretagne, l'effet Syldavie s'est estompé. Je me sens toujours aussi étranger mais sans l'impression d'avoir avalé une substance psychotrope de faible intensité.

*

Les récits de rêves ennuient tout le monde, c'est bien connu. Oui mais quand il s'agit de nos propres rêves, dont on ne souvient presque jamais, c'est toujours un peu troublant. Il faut distinguer le « deep dream » comme celui que je vais évoquer et le rêve guidé où l'on s'abandonne dans un demi-sommeil à toutes les tentations. Le rêve profond se développe hors de tout contrôle, d'où l'effet d'étrangeté qui s'attache aux fragments qui nous reviennent parfois à l'heure du café matinal. Cette nuit, donc, j'entre dans ma maison (celle du rêve, genre villa californienne) et je vois passer dans la salle à manger une femme qui a la particularité de ne pas avoir de tête. J'ai un choc. Je sors dans le jardin et rejoins ma compagne pour l'informer de cette présence incongrue. Comme elle est assez émotive, j'essaie de dédramatiser la situation. Je décris la visiteuse que je crois avoir identifiée malgré l'absence de visage. Il s'agit d'une marcheuse que nous croisons parfois lors des promenades. Je me souviens avoir dit sur un ton rassurant que la petite particularité de l'intruse était d'avoir « une tête amovible ». A part ce détail, rien de particulier à signaler.

*

Le Monde publie les résultats de l'enquête annuelle baptisée « Fractures françaises ». Sans grande surprise, les personnes interrogées pensent que la population du pays est « en colère » (45%) ou « mécontente » (51%). La grosse surprise ce sont les 4 % qui trouvent que le pays est « satisfait ou apaisé ». Qui sont-ils ? Des membres de la macronie ? Des proches de Brigitte et Emmanuel ? Des Oncles Picsou vivant dans un coffre-fort blindé ? Ou simplement des plaisantins qui ont répondu n'importe quoi ? Nous attendons des précisions de la part des sondeurs.

*

Lu dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Kafka cette citation d'Adalbert Stifter : “Chaque chose est à dire avec les seuls mots qui lui sont nécessaires, pas un de plus, pas un de moins – et surtout sans ces ajouts secondaires qui entortillent la chose.”

*

Les années vingt ne commencent pas très bien. Il s'agit d'un *understatement*. J'aime bien ce mot anglais, même si je n'ai rien contre les mots « euphémisme » ou « litote ». Je l'avais découvert dans les SAS où il était précisé, à chaque fois que le prince Malko Linge minimisait une situation apocalyptique, qu'il s'agissait « bien entendu d'un understatement ». Je ne sais pas pourquoi je me souviens de ce détail. Meilleur moment de la journée : ramassage des pommes et des feuilles, accroupi au ras du sol dans l'herbe mouillée qui sent bon.

Levé tôt. J'ai assez vite réalisé que je n'avais pas tenu compte du changement d'heure. C'est un symptôme de décrochage par rapport aux messages collectifs. Dans une société de contrôle à la chinoise, un voisin étonné de voir les volets ouverts à sept heures du matin aurait pu signaler ce détail incongru au réseau de surveillance, ce qui lui aurait éventuellement permis de gagner quelques points sur son « crédit social ». Même sans l'aide d'un délateur, les données de mon

téléphone (et d'autres objets connectés) m'auraient trahi. Ici, cette anomalie ne porte pas à conséquence. J'en conclus qu'on n'est pas si mal.

*

Vers vingt ans, je me souviens que je prenais très au sérieux les paroles des chansons sur les disques que j'écoutais en boucle. Comme elles étaient chantées en anglais, la maîtrise limitée de la langue favorisait une appropriation directement reliée à mes petites douleurs existentielles (on est particulièrement égocentrique à cet âge-là). Je parvenais à trouver des images confuses de rédemption dans certaines chansons de Lou Reed (plus particulièrement sur le troisième album du Velvet). Je baignais en permanence dans une forme de spleen qui m'est aujourd'hui étranger mais que je retrouve parfois de manière fugitive au détour d'une playlist.

*

On ne soupçonne pas la quantité de citations tronquées ou incomplètes en circulation. Elles ne veulent plus rien dire et se retrouvent un peu n'importe où. Exemple : « ... un livre doit être la hache destinée à la mer gelée qui est en nous. » C'est beau, oui, mais quand même assez vague. Cette image en apparence obscure arrive après un développement très clair dans lequel le jeune Kafka explique son ami Oskar Pollak dans une lettre du 27 janvier 1904 pourquoi il ne partage pas sa conception de la littérature. Un livre n'a pas à nous « rendre heureux », comme l'a écrit cet ami auquel il répond. D'ailleurs, note Kafka, on peut très bien être heureux sans livre. Ce que le jeune Kafka attend d'un livre c'est qu'il le réveille « d'un coup de poing sur le crâne ». Le livre doit produire sur le lecteur l'effet inverse de celui attendu par son ami. Au lieu de lui faire passer un moment agréable, il doit le secouer, agir sur lui « comme un malheur (...) causant une grande douleur », comme la mort d'une personne qui nous est chère, « comme si nous étions expulsés dans des forêts, loin de tous les hommes, comme un suicide ». On voit qu'il n'y va pas avec mesure. L'image du coup de hache dans la mer gelée qui est en nous arrive pour clore cette description que Kafka dit attendre d'un livre.

*

Il s'agit probablement d'un phénomène répandu voire universellement partagé chez ceux qui écrivent. Je veux parler du fait que ce n'est pas moi qui écris. Ce sont bien mes deux doigts qui appuient sur les touches, mais la voix qui dicte les mots et les phrases, sans m'être totalement étrangère (ce qui est un cas répertorié en psychiatrie), vient d'une zone que je ne situe pas très bien et qui échappe en partie à mon contrôle. Si encore il y avait une seule voix, ce serait assez simple. Mais il y en a plusieurs. Il y a le bavard mondain un peu creux qui manie une ironie légère et sans conséquence, le vieux boomer nostalgique qui évoque ses souvenirs des années soixante-dix (quand la musique était bonne), le théoricien approximatif, le philosophe de comptoir, et même le type qui reconnaît être complètement dépassé. Voilà pour ceux qui apparaissent le plus souvent. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres. Je contiens des multitudes, comme chantait Bobby dans son dernier album en citant Walt Whitman.

En écoutant une émission sur Alain Pacadis j'ai fait un petit tour dans mes souvenirs de l'année 1976. Avec ma copine, on squattait un studio rue du Cardinal Lemoine. Elle partait travailler tôt le matin. Moi je prenais mon café en contemplant les toits puis je descendais acheter *Libération* et je remontais fissa pour lire le dernier papier de Pacadis. J'appréciais cette écriture « rock » découverte un peu plus tôt dans *Rock & Folk*. Et puis j'avais aussi repéré l'intrusion des illustrations du groupe de terreur graphique Bazooka. On sentait bouillonner quelque chose.

Trouver un job pour financer un voyage en Asie passait au second plan. Toute cette effervescence artistique est aujourd'hui étudiée et classée par des historiens et des archivistes mais à l'époque où ces événements surgissaient, il n'y avait pas de clés de lecture. Il fallait avoir du flair, suivre le fil. Le soir, quand ma copine rentrait elle me demandait ce que j'avais trouvé dans les petites annonces. Je lui proposais d'aller à un concert pour se changer les idées. C'est là que j'ai parfois entraperçu Pacadis. Il était au fond de la salle du Palais de glaces avec Yves Adrien au premier concert parisien des Clash. Ils n'étaient pas assis dans leurs sièges mais sur le dossier, en mode rock n' roll, et affichaient tous les deux un air blasé qui m'avait amusé.

*

Les disques pirates hors de prix des années 80-90 étaient souvent décevants sauf deux ou trois, dont le fameux « Live At The Royal Albert Hall 1966 » (enregistré en fait à Manchester). La première fois que j'ai entendu parler du projet de Cat Power, j'ai trouvé l'idée excitante : refaire la *setlist* de la soirée historique sur les lieux du crime 57 ans après la bataille. Venant de n'importe qui d'autre, l'entreprise aurait suscité la méfiance, entre soupçon d'opportunisme, volonté de faire un coup et crainte d'avoir à supporter une fois de plus un tas de reprises inutiles et pénibles. Oui mais pas lorsqu'il s'agit de Cat Power dont les albums de reprises nous ont suivis à travers tous les disques durs et dont la sincérité ne peut être mise en cause. La captation tant attendue vient de sortir. C'est un sans-faute, une réussite totale qui démontre une compréhension intime du répertoire ainsi qu'une capacité à s'approprier les chansons dans le respect tout en les adaptant à sa propre sensibilité. Je sens que là où il est, Bobby apprécie ce geste artistique risqué si brillamment mené.

*

Je ne vois pas bien ce que les maîtres du monde qui contrôlent les réseaux peuvent en faire mais je leur laisse la possibilité de continuer à collecter mes données dites « personnelles » (rires enregistrés). Que peut-on savoir sur moi en consultant Internet ? Pas grand-chose (j'ai vérifié en interrogeant l'IA). Les suggestions profilées par les algorithmes sont globalement pertinentes, même si relativement limitées (Stones, Dylan, Crumb...). Que peut-on faire, d'un point de vue commercial (le seul qui compte à leurs yeux) des écrits comme ceux de mon Carnet ? J'ai tendance à tenir les souvenirs et les récits autobiographiques pour des fictions prenant pour point de départ des faits plus ou moins fantomatiques. On opère un tel tri dans les données lorsqu'on réorganise les choses à l'aide du langage. Il ne reste presque rien de ce qui est censé avoir été vécu par le narrateur. Il en est de même pour les images, qu'il s'agisse de dessins ou de photographies. En résumé, j'ai le sentiment peut-être trompeur d'être bien planqué derrière des données plus ou moins fumeuses que je laisse volontiers se fondre dans le Big Data.

*

Par la fenêtre, je vois le facteur slalomer à toute vitesse dans les entrées des jardins puis disparaître sur sa petite moto électrique ultrarapide qu'on n'entend pas arriver lorsqu'elle nous surprend par l'arrière. Au lycée, j'envisageais d'exercer ce métier que j'associais à une certaine lenteur et à la possibilité de rêvasser. Bien des choses ont changé. Le soleil vient d'apparaître après la pluie, faisant étinceler les gouttes d'eau sur les feuilles des arbres. J'ai envie de remettre *Everybody's Talkin'* par Fred Neil, ce que fais.

*

Impossible de me profiler sans tenir compte d'une expérience dont je me suis souvenu hier à un moment où je me penchais sur le côté pour recevoir en pleine face le soleil entrant dans un coin de la pièce. Il y avait très peu de livres disponibles à la maison. Pour une raison que j'ignore, ma grande sœur avait dans sa chambre *On achève bien les chevaux* d'Horace McCoy. Je devais avoir quinze ans environ lorsque je l'ai lu. Un passage du livre m'a fortement impressionné. Je peux encore me souvenir avec précision de l'émotion ressentie. A un moment, le personnage masculin qui doit danser jusqu'à l'épuisement dans un concours d'endurance se hisse sur la pointe des pieds pour essayer d'atteindre un rayon de soleil qui a pénétré dans la salle où se déroule l'action. J'ai pensé que la littérature c'était cela : accorder leur importance à des instants qui passent facilement inaperçus. De nombreuses années plus tard, lorsque j'ai vu le film, j'ai découvert que Sidney Pollack avait reconstitué soigneusement la scène en mettant en valeur le rectangle de soleil sur le mur.

*

J'ai froid aux pieds et envie de rien faire. L'envie de ne rien faire ne traduit pas une lassitude ; elle ne manifeste aucune forme d'aboulie. Il ne s'agit pas d'une baisse pathologique de l'énergie mais au contraire de l'affirmation d'une volonté : arrêter de s'agiter, se poser et ne rien faire. Dans les heures qui viennent, je vais essayer de renouer avec une quête qui m'a occupé pendant de nombreuses années. Lorsque j'étais en Normandie, je m'installais à un endroit dans le terrain boisé et je restais là à fumer en contemplant les feuillages, les oiseaux et les nuages. Je n'ai pas le souvenir de m'être ennuyé, au contraire. Je vivais la plus harmonieuse période de mon existence et j'en étais parfaitement conscient.

*

Je viens d'écouter *I'm Sticking With You* du Velvet Underground et cela m'a rappelé que le morceau devait servir de générique de fin pour un film expérimental dont j'avais écrit le scénario. Il y a eu un tournage de nuit dans un grand hangar où une bande de motards garaient leurs bécanes. Ils avaient fait tourner de l'herbe, tout le monde était défoncé, acteurs, réalisateur, éclairagiste. Résultat, au moment du montage les rushes se sont avérés inutilisables. Ce fût quand même une expérience intéressante dont le souvenir est resté associé à la voix de Moe Tucker. J'ai également appris au passage que je n'étais pas du tout fait pour travailler dans le cinéma.

*

Revue de presse du samedi matin. Je parcours le *Figaro*, pas le mag et ses publicités luxueuses mais le quotidien austère et rude. La couverture, qui annonce un entretien avec Hallyday fils, titre sur les emplois non pourvus (restauration, bâtiment, etc.), l'antisémitisme des militants d'extrême gauche à Nanterre où « la terreur règne » et le « Trump argentin » aux portes du pouvoir (je l'ai entendu brailler dans la radio). L'édito revient sur le problème de l'emploi. Le cœur du problème c'est « la désagrégation de la valeur travail ». Il serait temps de supprimer les aides qui favorisent la paresse. Je fais défiler les pages et réalise que je suis totalement incapable de lire quelque chose. Je passe à *Libération*. Un titre attire mon attention : « Confinement. Une obéissance de masse qui s'explique par un rapport à l'autorité ». Je m'étais interrogé à l'époque à ce sujet (cf. *Carnet 1, 2021* aux éditions du GFIV). A partir des résultats d'une enquête sur les comportements adoptés pendant le confinement, un historien et un sociologue ont cerné différents profils (réfractaires, protestataires, légalistes, exemplaires...). « L'obéissance aux règles gouvernementales a plutôt été la règle pendant cette période » où les

contrôles et les dispositifs de surveillance ont été déployés dans le but de « rendre les sorties le plus pénible possible ». Il n’y aurait eu que 10% de réfractaires. 20% de la population, appelés « claustrés », n’a pas fait de promenade pendant deux mois. Il s’agit surtout de jeunes, majoritairement des femmes venant de « milieux populaires ».

*

Le travail du corps. J’y pensais hier en faisant des travaux de peinture. Je me suis souvenu avec un certain amusement de mes années universitaires et des considérations « théoriques » qui accompagnaient ce qui avait trait au corps dans l’activité artistique. Il s’agissait du territoire qu’avait trouvé la discipline « arts plastiques », un secteur universitaire un peu bidon créé au début au début des seventies par des soixante-huitards. Je me disais, en me contorsionnant pour peindre sans dépasser sur les plinthes, qu’on aurait pu théoriser sur l’activité du peintre en bâtiment à la manière dont Clément Greenberg l’a fait pour les artistes de l’action painting.

*

Trois jours passés à musarder. Écouté du jazz (la musique qui donne l’impression de laisser passer le temps au ralenti), bricolé de nouvelles playlists, relu avec plaisir du Chandler (*La dame DANS le lac* dans une nouvelle traduction). Ces journées furent agréables mais tout a une fin. Des arbres attendent d’être dessinés, des nouvelles veulent être relues et corrigées (sans parler de la correspondance avec le centre des impôts qui trépigne d’impatience).

*

Mes héros de roman préférés ? Je répondrais les détectives privés. Je m’identifie aisément à eux. Un privé passe beaucoup de temps à attendre ; il reste là, immobile, à fumer des cigarettes en observant des gens qui s’activent et en notant plein de détails pour le cas où ils se recouperaient avec d’autres éléments de l’enquête. Car le privé avance dans le flou. Il enquête auprès de gens normaux qui donc mentent souvent ou, au mieux, ne disent pas toute la vérité. Il lui faut creuser, chercher le fil qui relie les pièces du puzzle en cherchant ce qui se cache derrière les apparences. Le privé est par ailleurs un héros passablement démodé. Il était déjà dépassé en 1973 dans le beau film de Robert Altman. On n’ose imaginer ce qu’il pourrait devenir dans un remake de *The Long Goodbye* qui se situerait dans nos années Vingt.

*

Depuis que j’ai arrêté je fume de manière occasionnelle par procuration. On ne croise plus beaucoup de fumeurs ou de fumeuses dans les rues mais lorsque cela se produit, je les détecte immédiatement. Je photographie mentalement le style, la manière de fumer, perdu dans ses pensées et gâchant un peu la cigarette en tirant nerveusement dessus ou au contraire savourant chaque bouffée en contemplant le décor. Il existe bien sûr quantité de variantes et autant de manières de manipuler le petit bâtonnet incandescent. Toutes les fois où l’occasion se présente, je m’arrange pour inspirer un peu de fumée - qui a meilleur goût dans les airs que lorsqu’on l’inhale directement.

*

Plaignons la sociologue entendue ce matin à la radio. Son problème, c’est l’absence d’études sur « l’expérience sociale des plus démunis ». Les sociologues, explique-t-elle sans un frémissement de gêne, disposent d’études sur les effets produits par l’absence de capital culturel

et social mais pas pour le capital économique. C'est bien dommage. Et personne au CNRS ne semble avoir pensé à l'aider dans ses recherches en supprimant par exemple son salaire pendant un an ou deux pour lui permettre d'effectuer une enquête en terrain inconnu. Je vais écouter Ann Peebles (la soul, c'est bon pour les nerfs).

*

En feuilletant un livre consacré au dessin dans l'histoire de l'art, on peut avoir l'impression que le portrait tend à se faire plus rare au tournant du vingtième siècle. Lorsqu'il y en a, il est souvent déformé par les diverses expérimentations avant-gardistes, un peu comme si les artistes renonçaient à prendre la suite des maîtres qui les ont précédés. On peut quand même repérer quelques portraits saisissants comme par exemple celui de Satie par Picasso ou des autoportraits de Beckmann. Au moment où je m'étonnais de l'absence de Balthus, je découvre un double portrait d'une mère et de sa fille et, un peu plus loin, un saisissant portrait d'Artaud esquissé en quelques traits.

*

Vu passer une photographie de Burroughs posant devant l'entrée d'un bistrot parisien des années 50. L'écrivain est habillé comme un employé de bureau un peu miteux qui n'aurait jamais eu d'avancement. La photographie est en noir et blanc mais on ne peut pas l'imaginer autrement qu'habillé tout en gris. Sa tête, son absence d'expression, ses lunettes, tout participe de cette impression d'extrême banalité poussée jusqu'au malaise. L'homme semble faire des efforts démesurés pour disparaître complètement, devenir transparent. C'est ainsi que je l'ai découvert visuellement à travers les images qu'on pouvait voir dans un bouquin signé Gérard-Georges Lemaire. Plus tard, quand les stars de l'underground newyorkais sont venues poser à ses côtés, il avait changé d'aspect en passant de l'invisibilité de l'anonymat à l'exposition de son personnage. Dans sa période parisienne, longeant les murs lépreux sans que personne ne le remarque, je le trouvais fascinant. De la part d'un écrivain aussi décalé par rapport aux normes, cela représentait à mes yeux le comble de la subversion et de la dangerosité pour les fondements de l'ordre social.

*

Ce qu'il y a d'amusant avec les vieux postes radio à l'ancienne c'est qu'on ne sait pas forcément quelle station on est en train d'écouter. Sur la bande FM, certaines se touchent presque et, selon l'orientation de l'antenne, on peut en entendre deux simultanément comme cela s'est produit hier où une voix parlait du Hamas et une autre d'Etienne Daho. A un moment je suis tombé sur un présentateur survolté qui évoquait les courses de Noël comme une sorte de cauchemar auquel personne ne peut échapper mais que tout le monde rêverait de déléguer (j'ai découvert à cette occasion l'expression « plan backup »). Je trouvais que la voix tonitruante, cette ambiance de foire et l'allusion à une culture commune basée sur la consommation de masse évoquaient l'ambiance de chantier lorsque la radio hurle au milieu des coups de marteau et autres vibrations de perceuse. Il s'agissait en effet de RTL, la station favorite des artisans (il existe ici une version locale avec des publicités pour les commerçants bretons qui s'appelle Radio Bonheur).

*

Voir un parti politique que son chef a appelé « Renaissance » aller d'échec en échec laisse une curieuse impression. Je crois que la piste de la novlangue dans laquelle on nomme

volontairement les choses à l'envers n'est pas la bonne dans ce cas. Le choix de ce nom plein d'un avenir radieux semble plutôt relever de l'usage magique du langage appuyé sur la conviction que les mots ont le pouvoir de transmuter la réalité. Mais on ne décolle pas de sa poisse en se faisant appeler le roi de la chance et ce qui arrive au parti macronien ne correspond pas à un renouveau mais bien plutôt à un déclin, comme si les dieux condamnaient ceux qui abusent de mots trompeurs à subir l'exact contraire de ce qu'ils ont annoncé de manière présomptueuse et mensongère.

*

C'est le sujet idéal pour les repas de famille de fin d'année. L'intelligence artificielle constitue-t-elle une menace ? Les technophiles ont la possibilité de s'exciter en anticipant un monde entièrement transformé par l'utilisation généralisée des robots. On peut aussi entendre à l'autre bout de la table les cris d'alarme de ceux qui voient se profiler des cauchemars de science-fiction où les robots prennent le pouvoir et se retournent contre les humains qui les ont conçus. Impossible, proclame l'humaniste de la vieille école qui tient à distinguer la puissance de calcul dans le traitement des données et l'intelligence humaine qui interagit avec son environnement en fonction de son histoire et de sa sensibilité. Enfin, au dessert, tout le monde s'accorde à reconnaître que l'intérêt de la période que nous traversons réside dans le fait que la réalité devrait permettre un jour prochain de trancher le débat dans un sens ou dans l'autre. Et que le meilleur gagne !

*

Tout est gris. Un vent qu'on imagine glacial agite les arbres et fait frissonner le lierre sur le muret. Le lierre frissonne ? Et oui. Le cliché un peu désuet m'est venu pendant que je me réveillais en regardant le jardin par la fenêtre. Il venait de loin, du côté des dictées soigneusement lues par la maîtresse de la petite école du village. Les textes devaient être choisis pour intéresser des enfants de la campagne. Des descriptions de la nature avec des champs en hivers, des bois en automne et des soirées au coin de la cheminée, ce genre de choses dans la veine Genevois. Mon regard sur la nature a définitivement été influencé par cette prose sensuelle et élégiaque.

*

Je termine d'abord le Chandler (excellent comme il se doit) tout en me préparant pour la suite. Je retrouve l'état d'attente fébrile où j'étais lorsque j'ai commencé à tourner autour de La Recherche ou de L'homme sans qualités. J'aime approcher ces « grands romans », respirer l'air qui circule autour en lisant des textes qui donnent envie de faire le saut et de passer des mois en compagnie d'un livre (je lis lentement). Paul Edel (dont je recommande fortement le blog dédié à la littérature) écrit : « Ce qui est troublant dans cette œuvre (avec ce narrateur omniscient qui intervient à la première personne du pluriel) et si puissant, tout au long de cette lecture c'est qu'elle déploie un chant de l'Ironie macabre sur paysage étincelant. » Voilà le genre de phrase un peu vague et qui, pour cette raison, me comble.

*

Un souvenir lié à Noël. Quand le travaillais à la CESAF, une entreprise aujourd'hui disparue chargée de la restauration sur les lignes de train remontant vers le nord (Dunkerque etc.), il n'y avait pas d'horaires de travail régulier et on trouvait le programme chaque semaine dans le

vestiaire où les employés enfilaient leur uniforme. L'équipe était dirigée par Madame Robert, une belle femme blonde aux yeux bleus et aux cheveux courts avec des bottes et une grande autorité naturelle. Elle était froide et réservée. Je n'arrivais pas à deviner si elle m'appréciait ou pas lorsque je passais en la saluant devant son bureau situé près de l'entrée. Ce jour-là, elle était exceptionnellement venue dans le vestiaire pour organiser la semaine de Noël et savoir qui pouvait assurer un service cette nuit-là. Grosse agitation chez les stewards qui avaient des engagements dans leur famille. Madame Robert, irritée par leur attitude, a ensuite appelé chacun afin qu'il donne sa réponse. Quand mon tour est venu j'ai dit que pour moi, c'était « une journée comme une autre ». Et là, j'ai senti à une tension retenue et à peine perceptible que mon attitude lui avait plu. J'en ai eu confirmation un peu plus tard lorsque j'ai démissionné. Elle est venue me voir pour me faire un sermon assez violent pendant lequel elle m'a dit que je l'avais « déçue ». J'avais donc bien eu la côte avec la belle Madame Robert.

*

Ma résolution pour 2024 : j'aimerais m'offrir quelques moments de mauvais esprit. Il s'agit d'un challenge, j'en suis conscient. Nous devons rester positifs et afficher en permanence un sourire d'agent immobilier. Mais en 2024, j'aimerais juste, l'espace de quelques instants, donner libre cours à la part sombre et ricanante. Pour paraphraser le slogan du label Saravah, il y a des années où l'on a envie d'être négatif. L'avantage, c'est qu'il n'y a pas à se forcer. Ce ne sont pas les sujets qui manquent pour se mettre de mauvaise humeur.

*

« Près de lui, sur la banquette, il y avait un livre broché, intitulé « Ocean steamships », qu'il avait ouvert de temps à autre, au début de son voyage ; mais à présent ce livre gisait là, abandonné, et le souffle haletant de la locomotive saupoudrait sa couverture de parcelles de suie. » *La Montagne magique*

Ce ne sont pas les premières lignes mais un passage de la première page. Ainsi, j'aurai commencé la lecture du roman de Thomas Mann le 30 décembre 2023. Comme je ne peux noter la date sur la page de garde (il s'agit d'un fichier), je le fais ici.

Les livres
publiés
par les éditions du GFIV
peuvent être
téléchargés
gratuitement
à cette adresse
gfiv.fr



Index des noms

Musiciens, Compositeurs & Chanteurs

Argerich, Martha — 21
Baez (Joan) — 3
Bashung (Alain) — 3, 34
Berry, Chuck — 38
Brahms (Johannes) — 20, 21
Brassens (Georges) — 28
Cale, John — 17
Cat Power — 43
Chopin (Frédéric) — 15
Cohen, Leonard — 17, 22
Costello, Elvis — 39
Creedence Clearwater Revival — 38
Daho, Etienne — 46
Dalton, Karen — 3, 22
Drake, Nick — 22, 27
Dylan, Bob — 27, 32, 43
Harris, Emmylou — 39
Joplin, Janis — 39
Kristofferson, Kris — 39
Led Zeppelin — 38
Lennon, John — 19
Liszt (Franz) — 25
Marley, Bob — 26
Mink Deville — 9
Mitchell, Joni — 3
Murat, Jean-Louis — 27
Neil, Fred — 43
Ono, Yoko — 19
Peebles, Ann — 46
Polnareff (Michel) — 3
Reed, Lou — 42
Richman, Jonathan — 34
Robertson, Robbie — 31
Ron Sexsmith — 14
Satie (Erik) — 34
Shorter, Wayne — 15
T. Rex — 38
Television (groupe) — 9
The Band — 31
The Clash — 43
The Rolling Stones — 37, 39
The Who — 30
Tucker, Moe — 44
Van Zandt (Townes) — 27
Velvet Underground — 44
Williams, Hank — 38

Young, Neil — 33

Écrivains & Poètes

Amiel (Henri-Frédéric) — 7, 8, 11, 15, 16, 19, 28, 29
Amis, Martin — 26, 27
Balzac (Honoré de) — 15
Baudelaire (Charles) — 15, 16, 18
Baudrillard, Jean — 4, 5, 6, 7
Bellow, Saul — 27
Breton, André — 36
Burroughs, William S. — 46
Chandler, Raymond — 45, 47
Gébé — 15
Houellebecq, Michel — 18
Kafka, Franz — 9, 10, 18, 19, 22, 25, 27, 28, 29, 30, 40, 41, 42
Kerouac (Jack) — 20
King, Stephen — 5, 6, 7, 10
Laborit, Henri — 21
Manchette, Jean-Patrick — 5
Mann, Thomas — 48
Marx (Karl) — 20
Mathieu, Nicolas — 32, 33
McCoy, Horace — 44
Michon, Pierre — 20, 24, 25
Musil, Robert — 8, 22, 29, 31
Nabokov (Vladimir) — 26, 27
Nietzsche (Friedrich) — 31
Pichard, Georges — 4, 5
Pollak, Oskar — 42
Proust (Marcel) — 47
Reverdy (Pierre) — 15
Rousseau (Jean-Jacques) — 15
Seksik, Laurent — 28, 29
Stach, Reiner — 18, 19, 22
Stendhal — 19
Stifter, Adalbert — 41
Toulet, Paul-Jean — 5
Vaché, Jacques — 36
Whitman, Walt — 42
Wolinski (Georges) — 3, 4, 5

Peintres, Dessinateurs & Cinéastes

Adjani, Isabelle — 24
Aillaud, Gilles — 35
Altman, Robert — 3, 45
Bazooka (groupe) — 42
Beckmann, Max — 46
Chirico (Giorgio de) — 36
Combas (Robert) — 35
Crumb (Robert) — 14, 35, 43

Cummings, Jim — 21
Doucet, Julie — 14
Fincher, David — 35
Gray, James — 4
Greenberg, Clément — 45
Guston, Philip — 35
Hill, Walter — 24
Hybert, Fabrice — 14
Jodorowsky (Alejandro) — 29
Pollack, Sidney — 44
Straub, Jean-Marie — 14
Warhol, Andy — 37

Personnalités historiques, politiques & intellectuelles

Allende (Salvador) — 35
Barthes, Roland — 30
Brod, Max — 10, 30
Cioran (Emil) — 9
Cyrulnik, Boris — 40
Diamant, Dora — 30
Eastwood, Clint — 38
Hergé — 40
Lançon, Philippe — 30
Marcellin, Raymond — 20
Pacadis, Alain — 42, 43
Pinault, François-Henri — 39
Rivière, Emmanuel — 3
Tesson, Sylvain — 40
Tintin (personnage) — 5, 6